

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

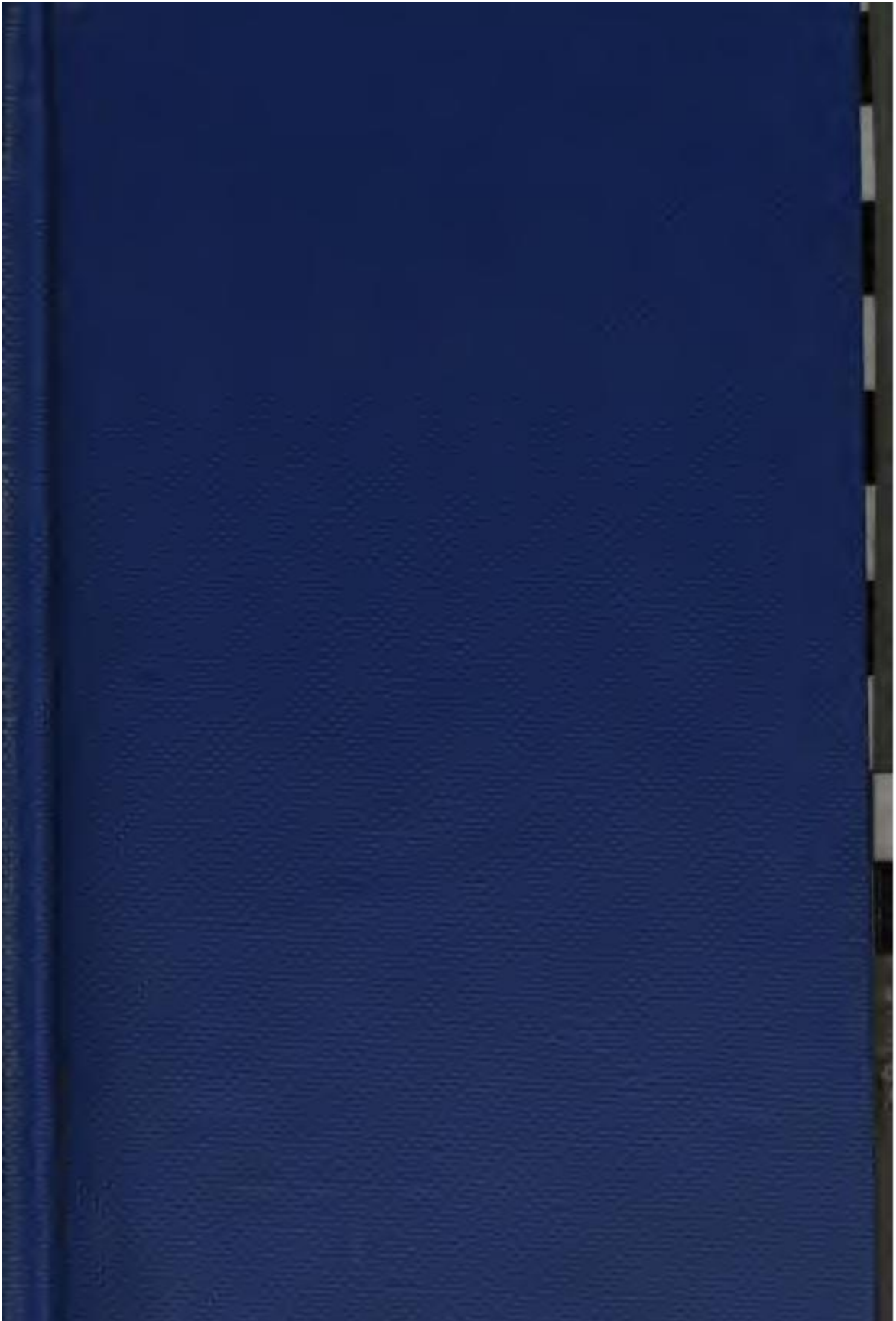
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>





I / I 9066 A 3

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

■\

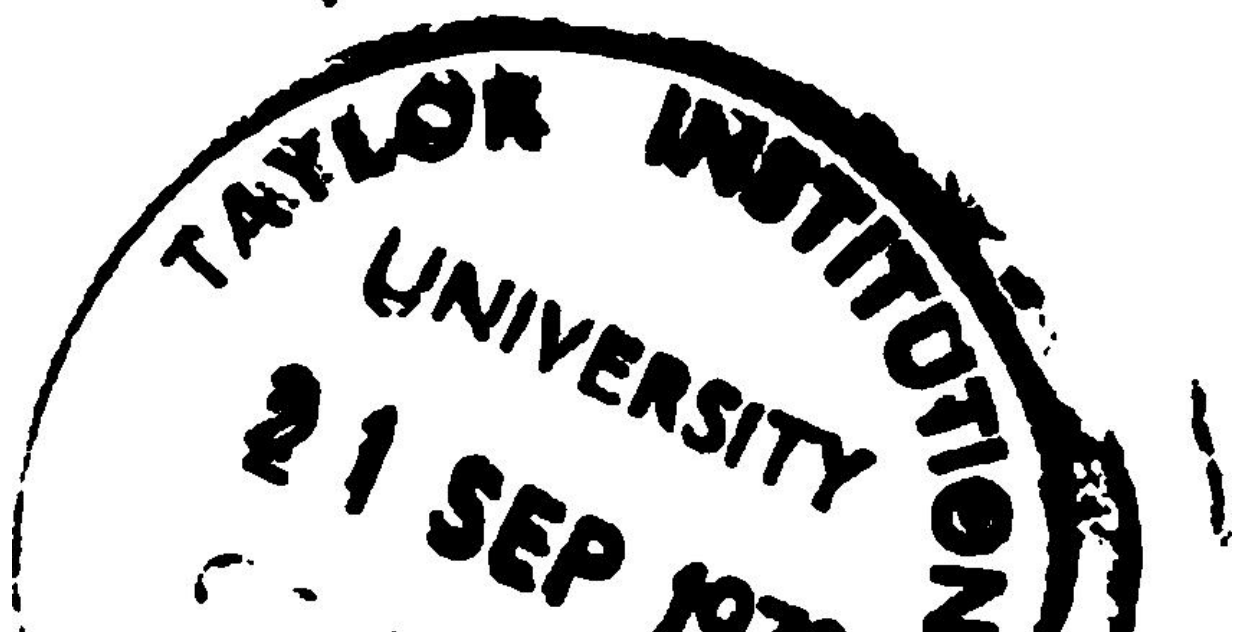
POÉSIES DE SULLY PRUDHOMME

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

n a été tiré de ce Ime t •5 exemplaires sur papier de Hollande, ao
— sur papier de Chine. Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.

19.

A



The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

SULLY PRUDHOMME Lu Èemiès d'Augiu. — CtUfoû ililitiu.
— £u £ Imfrtiiàwj ic U Curn. PARIS ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

AU LECTEUR J 'avais cueilli ces fleurs sur le bord de la route
Où m'ont jeté les bons et les mauvais hasards, Mais je n'osais livrer des
souvenirs épars ; J'en fais une guirlande, ils plairont mieux sans doute.
Fraîche encore, une rose y pleure goutte à goutte ; J'y mets une pensée aux
ténébreux regards. Puis les plantes des lacs, de rêveurs nénuphars, Puis des
épis naissants : ma vie y sera toute. La tienne aussi, lecteur, car les hommes
entre eux Sont en cela pareils, qu'heureux ou malheureux. Ils ont pleuré
d'amour et pensé sans connaître. Qu'ils ont au moins perdu vingt printemps
à rêver, Et qu'enfin tous un jour ont voulu se lever Et semer quelque chose
avant de disparaître.

LES ÉPREUVES AMOUR - DOUTE - REVE ACTION

AMOUR L'INSPIRATION
Un oiseau solitaire aux bizarres
couleurs Est venu se poser sur une enfant ; mais elle, Arrachant son
plumage où le prisme étincelle, De toute sa parure elle fait des douleurs. Et
le duvet moelleux, plein d'intimes chaleurs, Epars, flotte au doux vent
d'une bouche cruelle. Or Poiseau, c'est mon cœur ; Penfant coupable est
celle, Celle dont je ne puis dire le nom sans pleurs. Ce jeu l'amuse, et moi
j'en meurs, et j'ai la peine De voir dans le ciel vide errer sous son haleine La
beauté de mon cœur pour le plaisir du sien ! Elle aime à balancer mes rêves
sur sa tête Par un souffle, et je suis ce qu'on nomme un poète. Que ce
souffle leur manque, et je ne suis plus rien.

LES EPREUVES. LA FOLLE Errante, elle demande aux enfants
d'alentour Une fleur qu'elle a vue un jour en Allemagne, Frêle, petite et
sombre, une fleur de montagne Au parfum pénétrant comme un aveu
d'amour. Elle a fait ce voyage, et depuis son retour L'incurable langueur du
souvenir la gagne : Sans doute un charme étrange et mortel accompagne
Cette fleur qu'elle a vue en Allemagne un jour. Elle dit qu'en baisant la
corolle on devine Un autre monde, un ciel, à son odeur divine. Qu'on y sent
l'âme heureuse et chère de quelqu'un. Plusieurs s'en vont chercher la fleur
qu'elle demande, Mais cette plante est rare et l'Allemagne est grande ;
Cependant elle meurt du regret d'un parfum.

AMOUR. ENVOI Jraites-Tous de ces vers on intime entretien,
Pardonnez-moi tous ceux où, pour la renommée, J'ai pu chanter Pamour
sans vous avoir nommée, Où j'ai mis plus du cœur des autres que du mien.
Mais à d'autres que vous ceux-ci ne diraient rien : La tendresse n'est là que
pour vous exprimée; À peine y verrait-on qu'une femme est aimée, Car je
ne le dis pas; et vous le sentez bien. La nuit, quand vous pleurez, la
veilleuse d'albâtre Mêlé une lueur douce au feu mourant de l'âtre. Et ne luit
que dans l'ombre, et dès le jour pâlit. Pareils à la veilleuse et doux comme
sa flamme, Ces vers, faits seulement pour la nuit de votre âme, Aussitôt
pâliront si le monde les lit.

LES EPREUVES. LES DANAIDES 1 outes, portant Pamphore,
une main sur la hanche, Théano, Callidie, Âraymone, Agave, Esclaves d'un
labeur sans cesse inachevé, Courent du puits à Hurne où l'eau vaine
s'épanche. Hélas! le grès rugueux meurtrît l'épaule blanche, Et le bras faible
est las du fardeau soulevé : — « Monstre, que nous avons nuit et jour
abreuvé, O gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche?» Elles
tombent, le vide épouvante leurs cœurs ; Mais la plus jeune alors, moins
triste que ses sœurs, Chante, et leur rend la force et la persévérance. Tels
sont l'œuvre et le sort de nos illusions : Elles tombent toujours, et la jeune
Espérance Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions

AMOUR. CONSEIL X our vous, enfant, le monde est une nouveauté ; De leur nid vos vertus, colombes inquiètes, Regardent en tremblant les printanières fêtes Et cherchent le secret d'y vivre en sûreté. Le voici : n'aimez l'or que pour sa pureté ; N'aimez que la candeur dans vos blanches toilettes ; Et si vous vous posez au front des violettes, Aimez la modestie en leur simple beauté. Qu'ainsi votre parure à vos yeux soit l'emblème De toutes les vertus qui font la grâce même. Ce geste aisé du cœur dont le luxe est jaloux ; Et qu'au retour d'un bal innocemment profane, Quand vous dépouillerez l'ornement qui se fane. Rien ne tombe avec lui de ce qui plut en vous.

IO LE9 EPREUVES. LA NOTE V^ue n'ai-je un peu de Toix ! J'ai
le cruel ennui De sentir mon poème en ma poitrine éclore, Et de ne pouvoir
pas, plus créatenr encore. Comme J'ai mis mon cœur, mettre mon souffle en
lui. Le chant aérien laisse, après qu'il a fui, Des lèvres jusqu'au ciel un
sillage sonore Où l'âme, rajeunie et plus légère, explore Les paradis anciens
qu'elle pleure aujourd'hui. La note est comme une aile au pied du vers
posée; Comme l'aile des vents fait trembler la rosée. Elle le fait frémir plus
sonore et plus frais. O vierges qu'effarouche un seul mot, le plus tendre,
Peut-être modulé daigneriez-vous l'entendre, Vous qui l'osez chanter sans le
dire jamais !

AMOUR. II INQUIÉTUDE Jt our elle désormais je veux être si bon, Si bon, qu'elle se sache aveuglément chérie; Je ne lui dirai plus : « Il faut, m mais : « Je t'en prie... » Et je prendrai les torts, lui laissant le pardon. Mais quel âpre murmure au fond de moi dit : « Non ! » Contre un servile amour toute ma fierté crie. Non ! je veux qu'étant mienns, à ma guise pétrie, Ce soit elle, et non moi, qui craigne l'abandon. Tantôt je lui découvre en entier ma faiblesse, Tantôt, rebelle injuste et jaloux, je la blesse Et je sens dans mon cœur sourdre la cruauté. Elle ne comprend pas, et je lui semble infâme. Oh ! que je serais doux si tu n'étais qu'une âme ! Ce qui me rend méchant, vois-tu, c'est ta bsauté.

la LBS éP&BUVBS. TRAHISON V^uand on a tant aimé, c'est un rude réveil ! Tu t'es cru dans un nid semblable aux nids des haies. Caché, sûr et profond. Vain songe ! Tu t'effraies D'avoir osé dormir ce dangereux sommeil. La foi, bonne on mauvaise, a donc un front pareil ! Tu ne veux même plus croire les larmes vraies ; Et si l'amitié cherche à te panser tes plaies. Ton désespoir viril arrache l'appareil. Tu goûtes l'âcreté de l'insulte récente : Gondé de sa douleur en niant qu'il la sente, Ton grand cœur se console à la bien soutenir. Mais, si tu veux garder vivace ta rancune, Marche au soleil, et fuis les pâles clairs de lune, Et crains pins que la mort ton plus doux souvenir.

AMOUR. 1) PROFANATION Ijeauté qui rends pareils à des temples les corps, Es-tu donc à ce point par les dieux conspuée De descendre du ciel sur la prostituée, De prêter ta splendeur vivante à des cœurs morts? Faite pour revêtir les cœurs chastes et forts, D'habitants à ta taille es-tu si dénuée? Et quelle esclave es-tu pour t'être habituée, Souriante, à masquer l'opprobre et ses remords ? Beauté, retourne au ciel, va-t'en, tu te profanes ; Fuis, et n'avilis plus aux pieds des courtisanes Le génie et l'amour qui n'y cherchent que toi. Déserte pour jamais le blanc troupeau des femmes. Ou qu'enfin, se moulant sur le nu de leurs âmes, La forme leur inflige un front de bonne foi !

14 l'Es ÉPREUVES. AU PRODIGE Le cœur n'est pas fragile,
il est fait d'or solide : Piiiit aux dieux que^ pareil à l'amphore de grès, Il ne
servît qu'un temps et fut poussier: après ! Mais il ne s'use point, ô douleur!
il se vide! Au bord, la volupté rôde toujours avide : Frère, ne permets pas
qu'elle y boive à longs traits ; Garde sévèrement ce qu'il contient de frais.
Trésor vingt ans accru qu'une nuit dilapide. Sois avare de lui. Malheur à
l'insensé Qui, portant ce beau vase aux rouges bacchanales, En perd le
baume aux pieds des idoles banales ! Il sent un jour, sincère et traître fiancé,
Les lèvres d'une vierge à son cœur se suspendre. Et son cœur grand ouvert
n'a plus rien à répandre.

AMOUR. 15 LES BLESSURES Le soldat frappé tombe en
poussant de grands cris ; On l'emporte ; le baume assainit la blessure, Elle
se ferme un jour; il marche, il se rassure, Et, par un beau soleil, il croit ses
maux guéris. Mais, au premier retour d'un ciel humide et gris, ' De
Pancienne douleur il ressent la morsure; Alors la guérison ne lui paraît pas
sûre. Le souvenir du fer gît dans ses flancs meurtris. Ainsi, selon le temps
qu'il fait dans ma pensée, A la place où mon âme autrefois fut blessée Il est
un renouveau d'angoisses que je crains ; Une larme, un chant triste, un seul
mot dans un livre, Nuage an ciel limpide où je me plais à vivre, Me fait
sentir au cœur la dent des vieux chagrins. à

16 LES ÉPREUVES. FATALITÉ Oue n'aî-|e appris l'amour sous
un regard moins beau ! Je n'aurais pas traîné si longtemps sur la terre Cet
âpre souvenir, le seul que rien n'altère, Et qui, le plus lointain, me soit
toujours nouveau. Hélas ! je ne peux pas souffrir comme un flambeau
L'œil bleu pâle qui luit dans mon cœur solitaire ; On ne se remplit pas d'une
nuit volontaire, Pas même en se voilant des ombres du tombeau. Que n'ai-
je, comme eux tous, aimé d'abord la grâce. Non la grande beauté qui fait
mal, qui dépasse L'horizon du désir et la force du cœur ! J'eusse aimé
librement selon ma fantaisie; Mais l'amante que j'ai, je ne l'ai pas choisie. Je
ne pourrais pas plus la changer que ma sœur.

AMOUR. 17 OU VONT-ILS? V^euxqai sont morts d'am our ne montent pas au ciel : Ils n'auraient plus les soirs, les sentiers, les ravines, Et ne goûteraient pas, aux demeures divines, Un miel qui du baiser pût effacer le miel. Ils ne descendent pas dans l'enfer étemel : Car ils se sont brûlés aux lèvres purpurines, Et l'ongle des démons fouille moins les poitrines Que le doute incurable et le dédain cruel. Où vont-ils? Quels plaisirs, quelles douleurs suprêmes Pour ceux-là, si les cœurs au tombeau sont les mêmes, Passeront les douleurs et les plaisirs sentis? Comme ils ont eu l'enfer et le ciel dans leur vie. L'infini qu'on redoute et celui qu'on envie, Ils sont morts jusqu'à l'âme, ils sont anéantis. I

18 LES éPREUVBS. L'ART SAUVEUR D'il n'était rien de bleu
que le ciel et la mer, De blond que les épis, de rose que les roses, S'il n'était
de beauté qu'aux insensibles choses, Le plaisir d'admirer ne serait point
amer. Mais avec l'océan, la campagne et l'éther, Des formes d'un attrait
douloureux sont écloses ; Le charme des regards, des sourires, des poses.
Mord trop avant dans l'âme, ô femme! il est trop cher. Nous t'aimons, et de
là les douleurs infinies : Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies. Fit
l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel. Mais je veux, revêtant l'art sacré
pour armure, Voir des lèvres, des yeux, l'or d'une chevelure, Comme l'épi, la
rose, et la mer, et le ciel.

AMOUR.. 19 SEPULTURE Ils m'ont dit : v Le secret est la
marque des forts : Tu n'as pas respecté la peine de ta vie, Tu ne l'as point
aux yeux stoïquement ravie. » Ah ! combien mes aveux m'ont coûté plus
d'efforts ! Pour sauver une forme éphémère et chérie, Le profane
embaumeur, troublé, mais sans remords, Plongeant sa main hardie aux
entrailles des morts, Y dépose avec art les parfums de Syrie. Et moi, du
deuil aussi je me suis fait un art : Mes vers, plus pénétrants que la myrrhe et
le nard. Conserveront pour moi ma jeunesse amoureuse. Dans la tombe
qu'au fond de mon cœur je lui creuse. En sauvant sa fraîcheur j'ai voulu
l'enfermer. Et j'ai dû malgré moi l'ouvrir pour l'embaumer.

DOUTE PIÉTÉ HARDIE Y rai Diea, si quelque part dans un
monde écarté J'eusse grandi tout seul, nourri par une chèvre, Sans maîtres,
bégayant du cœur et de la lèvre, Par Fesprit et les yeux épelant la clarté^
J'aurais pu dans tes bras jouir en liberté Des robustes plaisirs dont l'étude
me sèvre ; Religieux debout, et curieux sans fièvre, Je n'aurais pas perdu la
paix et la fierté. Mais ils sont venus tous s'acharner sur mon ime. Ils me
rendent aveugle au jour qui te proclame Et n'agitent en moi que des
flambeaux obscurs. Tes chemins sont barrés de tant de sacrés murs, Qu'à
peine, en sapant tout sur mes pas, te verrai- je, Et que ma piété ressemble au
sacrilège !

fi'À LE« EPREUVES. LA PRIÈRE J e voudrais bien prier, je suis plein de soupirs ! Ma cruelle raison veut que je les contienne. Ni les vœux suppliants d'une mère chrétienne, Ni l'exemple des saints, ni le sang des martyrs, Ni mon besoin d'aimer, ni mes grands repentirs, Ni mes pleurs, n'obtiendront que la foi me revienne. C'est une angoisse impie et sainte que la mienne : Mon doute insulte en moi le Dieu de mes désirs. Pourtant je veux prier, je suis trop solitaire. Voici que j'ai posé mes deux genoux à terre : Je vous attends. Seigneur; Seigneur, êtes-vous là? J'ai beau joindre les mains, et, le front sur la Bible, Redire le Credo que ma bouche épela, Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible.

DOUTE. 2) BONNE MORT Le Phédon jette en l'âme un céleste reflet, Mais rien n'est plus suave au cœur que l'Évangile. Délicat embaumeur de la raison fragile, Il sent la myrrhe, il coule aussi doux que le lait« Dans ses pures leçons rien n'est prouvé ; tout plaît : Le bon Samaritain qui prodigue son huile, L'héroïsme indulgent pour la plèbe servile. L'âme offerte à l'épreuve et la joue au soufflet. On dit que les mourants ont foi dans ce beau livre : Quand la raison fléchit, il apaise, il enivre. Et l'agonie y trouve un généreux soutien. Prêtre, tu mouilleras mon front qui te résiste; Trop faible pour douter, J3 m'en irai moins triste Dans le néant peut-être, avec l'espoir chrétien.

24 LES éPRBUVBS. LA GRANDE OURSE
Lra Grande Ourse,
archipel de POcéan sans bords, Scintillait bien ^vant qu'elle fût regardée,
Bien ayant qu'il errât des pâtres en Chaldée, Et que Pâme anxieuse eiit
habité les corps ; D'innombrables vivants contemplent depuis lors Sa
lointaine lueur aveuglément dardée ; Indifférente aux yeux qui l'auront
obsédée, La Grande Ourse luira sur le dernier des morts. Tu n'as pas l'air
chrétien, le croyant s'en étonne, O figure fatale, exacte et monotone. Pareille
à sept clous d'or plantés dans un drap noir. Ta précise lenteur et ta froide
lumière Déconcertent la foi : c'est toi qui la première M'as fait examiner
mes prières du soir.

DOUTE. 35 CRI PERDU wuel qu'un m'est apparu très-loin dans le passé : C'était un ouvrier des hautes Pyramides, Adolescent perdu dans ces foules timides Qu'écrasait le granit pour Chéops entassé. Or ses genoux tremblaient; il pliait, harassé Sous la pierre, surcroît au poids des cieux torrides ; L'effort gonflait son front et le creusait de rides; Il cria tout à coup comme un arbre cassé. Ce cri fit frémir Tair, ébranla Téther sombre, Monta, puis atteignit les étoiles sans nombre Où l'astrologue lit les jeux tristes du sort; Il monte, il va, cherchant les dieux et la justice, Et depuis trois mille ans sous l'énorme bâtisse, Dans sa gloire, Chéops inaltérable dort.

26 LES ÉPREUVES. TOUT OU RIEN J 'ai deux tentations,
fortes également, Le duvet de la rose et le crin du cilice : Une rose du moins
qui jamais ne se plisse, Un cilice qui morde opiniâtrement; Car les répits ne
font qu'attiser le tourment, Et le plus léger trouble est le pire supplice, S'il
traverse la vie aux heures de délice : Plutôt le franc malheur que le bonheur
qui ment! Un jsûne incorruptible ou bien Pivresse entière ! Maintenir vierge
en soi Phorreur de la matière, Ou, moins beau, sans remords en épuiser
Tamour ! Mais, pur et vil, je sens le charbon d'Isaïe Et le trop cher baiser de
la femme ennemie Châtier ou flatter mes lèvres tour à tour.

DOUTB. 27 LA LUTTE V^haque nuit, tourmenté par un doute nouveau , Je provoque le sphinx, et j'affirme et je nie... Plus terrible se dresse aux heures d'insomnie L'inconnu monstrueux qui hante mon cerveau. En silence, les yeux grands ouverts, sans flambeau. Sur le géant je tente une étreinte infinie. Et dans mon lit étroit, d'où la joie est bannie, Je lutte sans bouger comme dans un tombeau. Parfois ma mère vient, lève sur moi sa lampe Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe : « Souffres-tu, mon enfant? Pourquoi ne dors-tu pas? » Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine, Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine : « Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats. »

a8 Z,B8 éPREUVE9. ROUGE ou NOIRE I ascal ! pour mon salut
à quel dieu dois-je croire? — Tu doutes? crois au mien, c'est le moins
hasardeux. Il est ou non : forcé d'avouer Tun des deux, Parie. A Pinfini
court la rouge ou la noire. Tu risques le plaisir pour Pimmortelle gloire;
Contre l'éternité, le plus grand des enjeux, N'exposer qu'une vie est certe
avantageux : La plus sûre vaut moins qu'un del aléatoire. — Pitié ! maître,
j'avance et retire ma main ; Joueur que le tapis sollicite et repousse, J'hésite,
tant la vie est légitime et douce ! Tout mon être répugne à ce choix
inhumain ; Le cœur a ses raisons où la raison s'abîme, Et ton calcul est faux
si je m'en sens victime.

DOUTE 39 CHEZ L'ANTIQUAIRE tntre mille débris au hasard
amassés, Un Christ en vieil ivoire, exposé dans la rue, Jette l'adieu suprême
à sa foi disparue Et 83nt fuir ses genoux infiniment lassés. En face, une
Vénus, gloire des arts passés, Sort de la draperie à ses flancs retenue.
Naturelle et divine, offrant sa beauté nue, Sans bras, pareille aux troncs de
lièrres enlacés. La Volupté sereine et l'immense Tendresse Aux passants
affairés n'offrent plus de caresse : L'une a les bras cloués, Pautre a les bras
rompus. L'homme, sans chanté, revend ce qu'il achète; La femme lui
marchande une nuit inquiète : Les beaux embrassements ne se prodiguent
plus.

jO £BS éPKBUVEt. LES DIEUX Le dieu du laboureur est
comme un tr^-vieux roi De chair et d'os, seigneur du champ qu'il
ensemence; Le dieu de son curé règne aussi, mais immense, Trois fois
unique, esprit, fils et père de soi ; Le déiste contemple un pur je ne sais quoi
Lointain, par qui le monde, en s'ordonnant, commence ; Et le savant qui rit
de leur sainte démente Nomme son dieu Nature et n'en fait qu'une loi ; Kant
ne sait même plus si quelque chose existe, Et Fichte, usurpateur du temple
vide et triste, Se divinise afin qu'un dieu reste debout. Ainsi roulent
toujours, du néant aux idoles. Du blasphème aux credo, les multitudes folles
! Dieu n'est pas rien, mais Dieu n'est personne : il est Tout.

DOUTE. j'UN BONHOMME C'était un homme doux, de
chétive santé, Qui, tout en polissant des verres de lunettes, Mit Teneur
divine en formules très-nettes, Si nettes que le monde en fut épouvanté. Ce
sage démontrait avec simplicité Que le bien et le mal sont d'antiques
sornettes. Et les libres mortels d'humbles marionnettes Dont le fil est aux
mains de la nécessité. Pieux admirateur de la sainte Écriture, Il n'y voulait
pas voir un dieu contre nature; A quoi la synagogue en rage s'opposa. Loin
d'elle, polissant des verres de lunettes, Il aidait les savants à compter les
planètes. C'était un homme doux, Baruch de Spinoza.

33 LES EPREUVES. SCRUPULE Vous êtes ignorants comme moi, plas encore. Innombrables soleils ! La raison de vos lois Vous échappe, et, soumis, tous prodiguez sans choix Les vibrantes clartés dont l'abîme se dore. Tu ne sais rien non plus, rose qui viens d'éclore, Et vous ne savez rien, zéphyr, fleuve et bois ! Et le monde invisible et celui que je vois Ne savent rien d'un but et d'un plan que j'ignore. L'ignorance est partout ; et la divinité. Ni dans l'atome obscur, ni dans l'humanité. Ne se lève en criant : « Je suis et me révèle ! » Etrange vérité, pénible à concevoir, Gênante pour le cœur comme pour la cervelle, Que l'Univers, le Tout, soit Dieu sans le savoir !

DOUTE.)J LA CONFESSION U n de mes grands péchés me
suivait pas à pas, Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère; Sous la
dent du remords il ne se pouvait taire, Et parlait haut tout seul quand je n'y
veillais pas. Voulant du lourd secret dont je me sentais las Me soulager au
sein d'un bon dépositaire, J'ai, pour trouver la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là j'ai confessé ma faute à Dieu, tout bas. Heureux le meurtrier qu'absout
la main d'un prêtre : Il ne voit plus le sang épongé reparattre A l'heure
ténébreuse où le coup fut donné ! J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine
; Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine. Et je n'ai jamais su si j'étais
pardonné.

J4 l'Es EPREUVES. LES DEUX VERTIGES Le voyageur,
debout sur la plus haute cime, A travers le rideau d'une rose vapeur, Mesure
avec la sonde immense de la peur Sous ses genoux tremblants la fuite de
Tabtme De ce besoin de voir téméraire victime, Du haut de la raison je
sonde avec stupeur Le dessous infini de ce monde trompeur, Et je traîne
avec moi partout mon gouffre intime. L'abîme est différent, mais pareil
notre émoi : Le grand vide, attirant le voyageur, l'étonne ; Sollicité par
Dieu, j'ai des éclairs d'effroi ! Mais lui, par son vertige il ne surprend
personne : On trouve naturel qu'il pâlisce et frissonne; Et moi, j'ai l'air d'un
fou ; je ne sais pas pourquoi.

DOUTE. 3S LE DOUTE l^a blanche Vérité dort au fond d'un grand puits. Plus d'un fuit cet abîme ou n'y prend jamais garde ; Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde, J'y descends à travers la plus noire des nuits. Et j'entraîne le câble aussi loin que je puis. Or, je l'ai déroulé jusqu'au bout : je regarde. Et, les bras étendus, la prunelle hagarde. J'oscille sans rien Toir ni rencontrer d'appuis. Elle est là cependant, je l'entends qui respire ; Mais, pendule éternel que sa puissance attire, Je passe et je repasse et tâte l'ombre en vain. Ne pourrai-je allonger cette corde flottante, Ni remonter au jour dont la gaîté me tente? Et dois- je dans l'horreur me balancer sans fin?

i6 LBS ÉPREUVES. TOMBEAU 1^l'homme qu'on a cru mort, de son sommeil profond S'éveille. Un frisson court dans sa chair engourdie ; Il appelle. Personne! Et sa plainte assourdie Lui semble retomber d'un étrange plafond. Seul dans le vide épais que les ténèbres font, Il écoute, et, roulant pleine de léthargie Sa prunelle par Tombre et la peur élargie. Il sonde éperdument l'obscurité sans fond. Personne ! A se dresser faible et lent il s'apprête. Et voilà que des pieds, des reins et de la tête, Horreur ! il a heurté six planches à la fois. Dors, ne te dresse plus vers le haut empyrée, O mon âme, retiens ton essor et ta voix Pour ne pas te sentir toute vive enterrée.

REVE REPOS ^i l'amour ni les dieux! Ce double mal nous tue. Je ne poursuivrai plus la guêpe du baiser, Et, las d'approfondir, je veux me reposer De ringrate besogne où mon front s'évertue. Ni l'amour ni les dieux ! Qu'enfin je m'habitue A ne sentir jamais le désir m'embraser, Ni l'éternel secret des choses m'écraser ! Qu'enfin je sois heureux ! Que je vive en statue, Comme un Terme habitant sa gaine avec plaisir ! Il emprunte une vie auguste à la nature ; Une mousse lui fait sa verte chevelure ; Un liseron lui fait des lèvres sans soupir ; Une feuille est son cœur ; un lierre ami, ses hanches; Et ses yeux souriants sont faits de deux pervenches.

38 LES ÉPREUVES. SIESTE Je passerai l'été dans l'herbe, sur le dos, La nuque dans les mains, les paupières mi-closes, Sans mêler un soupir à l'haleine des roses Ni troubler le sommeil léger des clairs échos. Sans peur je livrerai mon sang, ma chair, mes os, Mon être, au cours de l'heure et des métamorphoses, Calme et laissant la foule innombrable des causes Dans l'ordre universel assurer mon repos. Sous le pavillon d'or que le soleil déploie, Mes yeux boiront l'éther, dont l'immuable joie Filtrera dans mon âme au travers de mes cils, Et je dirai, songeant aux hommes : « Que font-ils? » Et le ressouvenir des amours et des haines Me bercera, pareil au bruit des mers lointaines.

B.ÈVB. J9 ÉTHER (Jaand on est sur la terre étenda sans bouger,
Le ciel paraît plus haut, sa splendeur plus sereine; On aime à Toir, au gré
d'une insensible haleine, Dans l'air sublime fuir un nuage léger ; Il est tout
ce qu'on veut : la neige d'un verger, Un archange qui plane, une écharpe qui
traîne. Ou le lait bouillonnant d'une coupe trop pleine ; On le voit différent
sans l'avoir vu changer. Puis un vague lambeau lentement s'en détache.
S'efface, puis un autre, et l'azur luit sans tache. Plus vif, comme l'acier qu'un
souffle avait terni. Tel change incessamment mon être avec mon âge ; Je ne
suis qu'un soupir animant un nuage. Et je vais disparaître, épars dans
l'infini.

40 X.B8 EPUeUVES SUR L'EAU J e n'entends que le bruit de la
rive et de Peau^ Le chagrin résigné d'une source qui pleure Ou d'un rocher
qui yerse une larme par heure, Et le vague frisson des feuilles de bouleau.
Je ne sens pas le fleuve entraîner le bateau, Mais c'est le bord fleuri qui
passe, et je demeure ; Et dans le flot profond, que de mes yeux j'effleure, Le
ciel bleu renversé tremble comme un rideau. On dirait que cette onde en
sommeillant serpente, Oscille et ne sait plus le côté de la pente : Une fleur
qu'on y pose hésite à le choisir. Et, comme cette fleur, tout ce que l'homme
envie Peut se venir poser sur le flot de ma vie Sans désormais m'apprendre
où penche mon désir.

RÂVB. 4I LE VENT il fait grand vent, le ciel roule de grosses voix, Des géants de vapeur y semblent se poursuivre, Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre, On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois. Et je ferme les yeux et j'écoute. Or je crois Ouïr l'âpre combat qui nuit et jour se livre : Cris de csux qu'on enchatne et de ceux qu'on délivre, Rumeur de liberté, son du bronze des rois... Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire Secouer l'^cheveau confus de ma mémoire Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des vœux. Comme je laisse errer cette vaine temp'te Qui passe furieuse en flagellant ma tête Et ne peut rien sur moi qu'agiter mes cheveux.

^2 LES EPREUVES. HORA PRIMA J 'ai salué le jour dès avant
mon réveil : Il colorait déjà ma pesante paupière, Et je dormais encor, mais
sa rougeur première A visité mon âme à travers le sommeil. Pendant que je
gisais immobile, pareil Aux morts sereins sculptés sur lesf tombeaux de
pierre, Sous mon front se levaient des penses de lumière, Et, sans ouvrir les
yeux, j'étais plein de soleil. Le frais et pur salut des oiseaux à Paurore,
Confusément perçu, rendait mon cœur sonore. Et j'étais embaumé
d'invisibles lilas. Hors du néant, mais loin des secousses du monde, Un
moment j'ai connu cette douceur profonde De vivre sans dormir, tout en ne
veillant pas.

RÊVE. 4J A KANT J e veux de songe en songe avec toi fuir sans trêve Le sol avare et froid de la réalité : Le rêve offre toujours une hospitalité Sereine et merveilleuse à l'âme qu'il soulève. Et, tu l'as dit, ce monde, après tout, n'est qu'un rêve, Fantôme insaisissable à qui l'a médité. Apparence cruelle et sans solidité Où l'idéal s'ébauche et jamais ne s'achève. Chaque sens fait un rêve : harmonie et parfum, Saveur, couleur, beauté, toute forme en est un ; L'homme à ces spectres vains prête un corps qu'il invente. Emu, je ne sais rien de la cause émouvante : C'est moi-même ébloui que j'ai nommé le ciel, Et je ne sens pas bien ce que j'ai de réel.

44 LBS EP&BVVBS. LA VIE DE LOIN V^eux qui ne sont pas
nés, les peuples de demain, Entendent vaguement, comme de sourds
murmures. Les grands coups de marteaux et les grands chocs d'armures Et
tous les battements des pieds sur le chemin. Ce tumulte leur semble un
immense festin, Dans un doux bruit de flots, sous de folles ramures; Et déjà,
tressaillant au sein des vierges mûres, Tous réclament la vie et le bonheur
certain. Il n'est donc pas un mort qui, de retour dans l'ombre Leur dise que
cet hymne est fait de cris sans nombre Et qu'ils dorment en paix sur un
enf^r béant, Afin que ces heureux qui n'ont ni pleurs ni rire Écoutent sans
envie, autour de leur néant. Le tourbillon maudit des atomes bruire?

&êvB. 4S LES AILES C3ranct ciel, tu m'es témoin que j'étais tout
enfknnt Quand par témérité j'ai demandé des ailes ; convoitant de si bas les
voûtes éternelles. Mes vœux n'altéraient pas ton calme triomphant. Je me
sentais mourir dans un air étouffant, Ciel pur! et j'aspirais à des saisons
nouvelles; Et c'est ta faute aussi, puisque tu nous appelles Par ton sublime
azur, par l'oiseau qui le fend ! Maintenant qu'épuisé, vaincu, je te proclame
Trop vaste pour tenir tout entier dans mon âme, Pourquoi te vengcs-tu
d'impuissantes amours? Et quel jaloux archange aux gaîtés malfaisantes M'a
planté dans le dos ses deux ailes géantes Qui palpitent sans cesse en
m'accablant toujours?

^6 LES ÉPREUVES. DERNIERES VACANCES Heureux
l'enfant qui meurt dans sa septième année Avant Page où le cœur doit
saigner pour jouir ; Qui meurt de défaillance, en regardant bleuir Sous les
orangers d'or la Méditerranée ! On ne tient plus son âme aux leçons
enchaînée, Et, libre de s'éteindre, il croit s'épanouir. Plus de maîtres ! c'est
lui qui se fait obéir. Et sa mère est pour lui comme une sœur aînée. Par sa
faiblesse même il fait céder les forts; Il prend ce qu'il désire avant qu'on le
lui donne, Et sa pâleur l'absout avant qu'on lui pardonne. Indocile et choyé,
paresseux sans remords, C'est en suivant des yeux la fuite d'un navire Qu'un
soir, pendant qu'il rêve un voyage, il expire.

K Ê V I£. \7 FIN DU RÊVE JLe rêve, serpent traître éclos dans le
duvet, Roule autour de mes bras une flatteuse entrave, Sur mes lèvres
distille un philtre dans sa bave, Et m'amuse aux couleurs changeantes qu'il
revêt. Depuis qu'il est sorti de dessous mon chevet. Mon sang glisse figé
comme une tiède lave, Ses nœuds me font captif et ses regards esclave. Et
je vis comme si quelque autre en moi vivait. Mais bientôt j'ai connu le mal
de sa caresse ; Vainement je me tords sous son poids qui m'opprime. Je
retombe et ne peux me défaire de lui. Sa dent cherche mon cœur, le retourne
et le ronge ; Et, tout embarrassé dans des lambeaux de songe. Je meurs. —
O monstre lourd ! qui donc es-tu ? — L'Ennui.

^./ ACTION HOMO SUM L/urant que je vivais, ainsi qu'en plein désert, Dans le rêve, insultant la race qui travaille, Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille S'enivre et ne sait plus à quoi l'outil lui sert. Un soupir, né du mal autour de moi souffert. M'est venu des cités et des champs de bataille, Poussé par l'orphelin, le pauvre sur la paille. Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert. Ah! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente, D'un bonheur sans rayons jouit et se contente, Stoïque impitoyable en sa sérénité? Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme, Quslqne chose de l'homme a traversé mon âme. Et j'ai tous les soucis de la fraternité.

^ 7

SO LES EPREUVES. LA PATRIE VienSy n® marche pas seul
dans un jaloux sentier^ Mais suis les grands chemins que l'humanité foule ;
Les hommes ne sont forts, bons et justes, qu'en foule : Ils s'achèvent
ensemble, aucun d'eux n'est entier. Malgré toi tous les morts t'ont fait leur
héritier ; La patrie a jeté le plus fier dans son moule, Et son nom fait
toujours monter comme une houle De la poitrine aux yeux l'enthousiasme
altier ! Viens, il passe au forum un immense zéphyre; Viens, l'héroïsme
épars dans l'air qu'on y respire Secoue utilement les moroses langueurs.
Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes, Et tes vers flotteront
comme des oriflammes Et comme des tambours sonneront dans les cœurs.

ACTION. \$1 UN SONGE Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain, Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. Le tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même. Et le maçon m'a dit : Prends la truelle en main. Et seul, abandonné de tout le genre humain Dont je traînais partout l'implacable anathème, Quand j'implorais du ciel une pitié suprême, Je trouvais des lions debout dans mon chemin. J'ouvris les yeux, doutant si Paube était réelle : De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle, Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés ; Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous somme Nul ne se peut vanter de se passer des hommes ; Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés. s

53 LES ÉPRBUVBS. L'AXE DU MONDE jrVtlas porte le monde, et, les poings sur les reins, Suant, le front plissé, le sang à la narine ; Il pleure, et dans le creux de sa grande poitrine Appuie en gémissant sa barbe aux rudes crins. « Debout! forgez des socs, des leviers et des freins! Crie Atlas aux mortels que le travail chagrine ; Les bêtes, les forêts, les champs et l'eau marine, Subjugués, vous feront rivaux des dieux sereins ; « C'est moi qu'ils ont chargé de la plus lourde tâche. Avez-vous à ce point l'âme inféconde et lâche De rester fainéants quand je peine pour vous? « Dressez une montagne ou quelque énorme ville, Pour égaler les dieux et rendre moins stérile Le labeur éternel de mes fermes genoux. »

ACTION. 5) LA ROUE liiTenteiir de la roue^ inconnu demi-dieu,
Qui le premier, ployant un souple et ferme érable, Créas cette œuvre
antique, œuvre à jamais durable. Ce beau cercle qui porte un astre en son
milieu ! Par Orphée et par toi, par la lyre et Pessieu, L'espace aux marbres
lourds n'est plus infranchissable, Et nous voyons glisser comme Peau sur le
sable Les pierres que leur poids rivait au même lieu. Quand la terre frémit
d'un roulement sonore. L'élite des coursiers dans les enfers t'honore Au
souvenir des chars qu'entraînaient leurs grands pas ; Mais que la roue aux
chars d'Olympie était lente ! Regarde-la qui vibre et fuit, toute brûlante
D'une rapidité que tu n'inventas pas !

\$4 l'Es ÉPREUVES. LE FER ^ ous avons oublié combien la terre est dure : Au pas lent de nos bœufs le fer tranchant du soc L'entame en retournant le chaume et la verdure, La divise, et soulève un gros et large bloc. Ce labeur dont les mains saignaient, le fer Pendure. Plus souple que l'ormeau, plus ferme que le roc, Il tient sans trahison tant que sa tâche dure. Patient sous l'effort, inaltérable au choc. O vous tous, bienfaiteurs par amour ou génie. De tous les temps, de race ou maudite ou bénie. Sans choix je vous salue, et, si j'osais trier, J'admirerais surtout les nouveaux qu'on renomme. Mais je proclamerais premier sauveur de l'homme Tubalcaïn, l'enfant du premier meurtrier!

ACTION. S\$ è UNE DAMNÉE \jtL, forge fait son bruit, pleine de spectres noirs. Le pilon monstrueux, la scie âpre et stridente, L'indolente cisaille atrocement mordante, Les lèvres sans merci des fougueux laminoirs. Tout hurle, et dans cet antre, où les jours sont des soirs Et les nuits des midis d'une rougeur ardente, On croit voir se lever la figure de Dante Qui passe, interrogeant d'éternels désespoirs : C'est l'enfer de la Force obéissante et triste. « Quel ennemi toujours me pousse ou me résiste? Dit-elle. N'ai-je point débrouillé le chaos? » Mais l'homme, devinant ce qu'elle peut encore. Plus hardi qu'elle, et riche en secrets qu'elle ignore, Recule à l'infini l'heure de son repos.

\$6 LES ÉP&EUVEâ. L'ÉPÉE V^u'est ce tranchant de fer souple^
affilé, pointu? Ce ne sont pas les flancs de la terre qu'il fouille^ Ni les
pierres qu'il fend, ni les bois qu'il dépouille. Quel art a-t-il servi, quel fléau
combattu? Est-ce un outil? Non pas! car l'homme de vertu L'abhorre : ce
n'est pas la sueur qui le mouille, Et ce qu'on aime en lui, c'est la plus longue
rouille. — « Lame aux éclairs d'azur et de pourpre, qu'es-tu? n — « Je suis
l'épée, outil des faiseurs d'ossuaires, Et, comme l'ébauchoir aux mains des
statuaires, Jecours au poing des rois, taillantl'hommeàleurgré. « Or, je dois
tous les ans couper la fleur des races, Jusqu'à l'heure où la chair se fera des
cuirasses Plus fortes que le fer avec le droit sacré. »

ACTION. 57 AUX CONSCRITS 1 ant que tous marcherez sous le soleil des plaines^ Par les mauvais chemins poussant les lourds canons, O frères, dont les rois ne savent pas les noms, Et qui ne savez rien de leurs subtiles haines ; Tant qu'au hasard frappés par les armes lointaines Ou parmi la mêlée aveugle et sans pardons, Vous mourrez dans l'horreur de tous les abandons, Altérés et rêvant aux natales fontaines; Nous lutterons aussi, nous qui sommes restés; Nous n'achèterons plus de lâches voluptés, O fils des paysans vainement économes ! Mais nous travaillerons, tourmentés du remords D'avoir payé le sang des autres jeunes hommes. Et peut-être aurons-nous nos blessés et nos morts.

\$8 LES ÉPREUVES. CHAGRIN D'AUTOMNE i^es lignes du
labour dans les champs en automne Fatiguent l'œil, qu'à peine un toit
fumant distrait^ Et la voûte du ciel tout entière apparaît, Bornant d'un cercle
nu la plaine monotone. En des âges perdus dont la vieillesse étonne Là
même a diï grandir une vierge forêt, Où le chant des oiseaux sonore et pur
vibrait, Avec l'hymne qu'au vent le clair feuillage entonne ! Les poètes
chagrins redemandent aux bras Qui font ce plat désert sous des rayons sans
voile La verte nuit des bois que le soleil étoile ; Ils pleurent, oubliant, dans
leurs soupirs ingrats. Que des mornes sillons sort le pain qui féconde Leurs
cerveaux, dont le rêve est plus beau que le monde !

ACTION. 59 DANS L'ABIME Le fond de l'océan ravit l'oeil
des sondeurs : Mystérieux printemps, Éden multicolore Qui tressaille en
silence et ne cesse d'éclorre Aux frais courants, zéphyr des glauques
profondeurs. Lourds oiseaux d'un ciel vert, d'innombrables rôdeurs, Dans
les enlacements d'une vivante flore, Et sous un jour voilé comme une pâle
aurore. Glissent en aspirant les marines odeurs. C'est là qu'immense et
lourd, loin de l'assaut des ondes. Un câble, un pont jeté pour l'âme entre
deux mondes, Repose en un lit d'algue et de sable nacré ; Car la foudre
qu'hier l'homme aux deux alla prendre, Il la fait maintenant au fond des
mers descendre. Messagère asservie à son verbe sacré.

60 LESÉPREUVES EN AVANT! Il est donc vrai ! la terre est si
vieille ! Oh ! raconte Comment elle a trouvé son solide contour, Le
vaporeux chaos, sa lutte avec le jour, L'universelle mer, le sol herbeux qui
monte. L'affreux serpent ailé, le pesant mastodonte, Puis Pair pur, le ciel
bleu, la rose, Eve, l'amour, Le monde entisr, qui marche en avant sans
retour, A pas lents et certains que son écorce compte ! Dis-moi surtout, dis-
moi qu'il ne s'est point lassé, Qu'il aspire du fond d'un éternel passé Au
terme indéfini de sa beauté future. O savant curieux, mais dur, qui soulevas
Les langes chauds encor de la vive nature. Prouve au moins l'Idéal si tu ne
le sens pas!

ACTION. 61 RÉALISME Il lie part; mais je veux, à mon amour
fidèle, La garder tout entière en un pieux portrait, Portrait naïf où rien ne
me sera soustrait Des grâces, des défauts, chers aussi, du modèle. Arrière
les pinceaux ! sur la toile cruelle Le profane idéal du peintre sourirait : C'est
elle que je veux, c'est elle trait pour trait. Belle d'une beauté que seul je vois
en elle. Mais, 6 soleil, ami qui la connais le mieux. Qui prêtes à son cœur,
quand nous sommes ensemble. Tes rayons les plus purs pour luire dans ses
yeux. Artiste dont la main ne cherche ni ne tremble. Viens toi-même au
miroir que je t'offre imprimer Chacun de ces rayons qui me la font aimer.

62 LES ÉPIQUEURS. LE MONDE À NU Cotonné de flacons,
d'étranges serpentins, De fourneaux, de matras aux encolures torsées, Le
chimiste, sondant les caprices des forces. Leur impose avec art des rendez-
vous certains. Il règle leurs amours jusque-là clandestins. Devine et fait agir
leurs secrètes amorces, Les unit, les provoque à de brusques divorces. Et
guide utilement leurs aveugles destins. Apprends-moi donc à lire au fond de
tes cornes O sage qui sais voir les forces toutes nues, L'intérieur du monde
au delà des couleurs; De grâce^ introduis-moi dans cet obscur empire C'est
aux réalités sans voile que j'aspire ; Trop belle, l'apparence est féconde en
douleurs.

ACTION. 6} LE RENDEZ-VOUS il est tard ; l'astronome aux
veilles obstinées, Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit Cherche
des lies d'or, et, le front dans la nuit, Regarde à l'infini blanchir des matinées
; Les mondes fuient pareils à des graines vannées ; L'épais fourmillement
des nébuleuses luit; Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit. Il le somme et
lui dit : « Reviens dans mille années, n Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un
instant Il ne saurait frauder la science éternelle ; Des hommes passeront,
l'humanité l'attend ; D'un œil changeant mais si elle fait sentinelle ; Et, fût-
elle abolie au temps de son retour, Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

64 IBS éP&BUVES. LES TÉMÉRAIRES JL/u pôle il va tenter
les merveilleux hivers; Il part, le grand navire ! Une paissante enflure Au
souffle d'un bon vent lève et tend la voilure Sur trois beaux mâts portant
neuf vergues en travers. Il est parti. Là-bas, au soleil, dans les airs Traînant
son pavillon comme une chevelure. Il a pris sa superbe et gracieuse allure
Et du côté du Nord gagne les hautes mers. D'un œil triste je suis au loin son
blanc sillage : Il va sombrer peut-être au but de son voyage, Par des géants
de glace étreint de toutes parts ! Et près de moi, debout, Penfant du
capitaine* Dans la brise ravi vers la brume lointaine, Agite dans son cœur
d'aventureux départs.

ACTION. '6% LA JOIE Jroar une heure de joie unique et sans retour, De larmes précédée et de larmes suivie, Pour une heure tu peux, tu dois aimer la vie : Quel homme, une heure au moins, n'est heureux à son tour? Une heure de soleil fait bénir tout le jour, Et quand ta main serait tout le jour asservie, Une heure de tes nuits ferait encore envie Aux morts, qui n'ont plus même une nuit pour Pamour. Ne te plains pas, tu vis ! Plus grand que misérable ! Et Tunivers, jaloux de ton cœur vulnérable, Achèterait la joie au même prix que lui ; Pour la goûter, si peu que cette ivresse dure, Les monts accepteraient l'éternelle froidure, L'Océan l'insomnie, et les déserts l'ennui .

66 LES éPREUTES. AU DÉSIR N e meurs pas encore, 6 di^in
Désir, Qui sur toutes choses Vas battant de Taile et deviens plaisir Dès que
tu te poses. Rddeur curieux, es-tu las d'ouvrir Les lèvres, les roses? N'as-tu
désormais rien à découvrir Au pays des causes? Couvre de baisers la face
du beau, Jusqu'au fond du vrai porte ton flambeau, Fils de la jeunesse t
Encor des penser, encor des amours! Que ta grande soif s'abreuve toujours
Et toujours renaisse !

ACTION. 67 A AUGUSTE BRACHET Ami, la passion du Verbe
et de ses lois Nous obsède tous deux. Toi, d'une oreille austère, Tu scrutes
savamment le son dépositaire Du génie et du cœur des hommes d'autrefois ;
Tu sais sur quel passage appuie ou court la voix, Sous quelle fixe règle un
mot vibre et s'altère. Moi qui, sans le sonder^ jouis de ce mystère^ Je
nombre le langage en comptant sur mes doigts ; J'observe à mon insu les
lois que tu démontres ; Je devine les mots, leurs divines rencontres, Le
secret de leur vie et l'art de les choisir. Echangeons nos travaux pour
adoucir nos veilles : Dis-moi la discipline et les mœurs des abeilles. Et je
recueillerai leur miel pour ton plaisir.

LES ÉCURIES D'AUGIAS

LES ECURIES D'AUGIAS Augias, roi d'Élîs, avait trois mille bœufs. Plein d'aise en les voyant, il chérissait en eux Le bien qu'avaient accru ses longs jours économes. Mais le Destin jaloux en veut au bien des hommes : Les murs où s'abritait le mugissant bétail, Désertés, n'étaient plus qu'un vaste épouvantail, Car des ruisseaux vaseux de la vieille écurie Surgissait une blême et terrible Furie, La peste ! Et la campagne était lugubre à voir : Plus de sillons, partout le gazon sec et noir Sous un rayonnement qui semblait immobile. Les pâtres ayant fui vers l'ombre de la ville. On voyait çà et là des bœufs maigres errer. Seul au ciel, Apollon, glorieux d'éclairer, Mais irrité souvent des choses qu'il éclaire, Dardait de longs traits d'or tout brûlants de colère.

73 LES icU&IBt d'AVOIAS Le roi, dans son palais enfermé tout le jour, Laissait gronder le peuple et s'étourdir la cour, Et, pendant que ses fils, beaux, et fiers de leur âge, Présomptueux, traitant la mort avec outrage, Segorgeaient à grand bruit de viande et de boisson Et dévoraient d'un coup la dernière moisson, Inutile témoin du mal qui Tenvironne, Il pesait tristement ses trésors, la couronne Qui ne conserve pas ce qu'un fléau détruit, Et l'or qui n'est plus rien quand la terre est sans fruit. Ainsi se lamentait sa vieillesse frustrée, Quand il apprit qu'Alcide explorait la contrée. Il l'envoya quérir et lui dit son malheur : « Vois les maux que nous font la peste et la chaleur. Le soc abandonné par des mains misérables, L'air infect et la mort. Lave donc mes étables, Et je t'offre une part de mon bien le plus cher, Un dixième des bœufs. » Le fils de Jupiter, Trois fois grand par le cœur, la force et la stature, Sourit au seul penser d'une utile aventure; Mais comme il voyait là les nombreux fils du roi : « Le péril tout entier ne sera pas pour moi ; N'ayant droit qu'à mon lot, jeunes gens, je m'étonne Que le reste n'en soit réclamé de personne. »

LES ÉCURIES d'AUDIOAS. 7} — « Moi, dit Crès, je suis brave à dompter les chevaux, Seul je confie un char à des couples nouveaux Que le fouet exaspère et qu'une ombre effarouche; Nul ne sait d'une main plus légère à la bouche Contmiser à la fois l'ardeur et l'exciter, En côtoyant la borne à propos l'éviter, Et faire bien tourner quatre étalons ensemble. J'aime un ferme terrain qui résonne et qui tremble, Et je n'irai jamais, au prix de trois cents boeufs, M'embarrasser les pieds dans ce fumier bourbeux. » Phémios dit : « Je reste et ne suis point un lâche, Mais je n'ai pas le cœur à cette indigne tâche. Les chiens tumultueux au plus profond des bois. Sur la piste allongés, hurlant tous à la fois, La trompe, l'arc vibrant, le poil où le sang coule. Le sanglier lancé comme un rocher qui roule. C'est mon plaisir! Il vaut un périlleux labeur : Souvent l'énorme bête, et je n'ai pas eu peur, M'a fait, en s'acculant, sentir ses crocs d'ivoire. Qu'un autre à se salir triomphe ! j'ai ma gloire. » Alors Mégas : à Hercule, apprends-moi qui je crains. D'un lutteur colossal je fais crier les reins; Mes bras en le serrant d'une immobile étreinte L'étouffent, et sa chair garde ma forte empreinte; 10

74 ^BS ÉCU&IBS d'avoxas. Je cours, je lance an disqae aussi loin que je veux, J'excelle au pugilat, je suis le roi des jeux; Mais depuis quand fait-on d'une étableun gymnase? » — « Pétrir la grasse argile, y façonner un vase Dont la rondeur soit ampls et le profil heureux; Ménager avec art les reliefs et les creux; Alentour enchaîner des nymphes par les danses, Et courber savamment la spirale des anses : Je ne sais rien de plus, je ne veux rien de plus ; Les exploits me sont vains et les biens superflus : J'aime. » Philée ainsi parla le quatrième. — « Qui n'ose pas lutter avec le dégoût même Connaît encor la crainte et n'est pas vraiment fort, Dit Hercule; pour moi, j'affronterai la mort, Qu'on la nomme lion ou qu'on la nomme peste. Chass3ur, lutteur, restez ; dompteur de chevaux, reste ; Et toi surtout demeure, ami des beaux contours. Enfant qu'un peu ds glaise amuse, aime toujours ; Dans le temps de rapine et de meurtre où nous sommes, Il en faut comme toi pour adoucir les hommes. J'irai s«al. » Il partit, laissant les orgueilleux Lui lancer par dépit d'ironiques adieux ; Et seul Philie en pleurs sentait pour tous la honte. Le vieux roi, qui trouvait au dévoûment son compte,

LES icu&iBt d'avoias. 7\$ Sourit : « Va,)» lui dit-il. Et le long da
chemin Le peuple saluait l'aventurier divin. Les étables dormaient dans
l'imposant silence Des choses que la mort détruit sans violence, Et calmes
poursuivaient au jour leir œuvre impur : Tel un corps de Titan qui pourrit
sous Pazur. Hercule, mesurant à sa vigueur la peine, Espérait en finir sur
Pheure et d'une haleine : La porte était fermée, il en tord les vieux fers, Et
dans le noir cloaque entre comme aux enfers. Aussitôt l'araignée en son gtte
surprise Se sauve en l'aveuglant de son écharpe grise ; Il descend jusqu'aux
reins dans un marais profond. Et se heurte la tête aux poutres du plafond ;
L'air plein d'acres odeurs le suffoque et l'opprime ; Des taureaux morts,
croapis dans une ordure épaisse, Encombrent le chemin, l'un sur l'autre
couchés ; Des reptiles luisants glissent effarouchas; Il sent sous ses talons
fuir des vivants funèbres; Et la chauve-souris, prêtresse des ténèbres, Sous
le toit en criant trace de noirs éclairs ; Les mouches au vol lourd qui rôdent
sur les chairs Font luire et palpiter l'or douteux de leurs ailes.

76 LE» écURIBS D'AVOIAS. — Les horreurs de ce lieu lai
devenaient mortelles. Il chancela bientôt, et ses puissants poumons, Faits à
Tair pur et sain des forâts et des monts, Se gonflaient, réclamant cet air avec
des râles. Et ses tempes battaient, ses lèvres étaient pâles : « Je veux sortir
d'ici ! » Mais il se sentit choir. Et connut ce que c'est que de ne pas pouvoir
Quand on a dit : Je veux. « Il faut bien que je sorte, « Je ne veux pas
mourir... » Et jusques à la porte Par un effort suprême il parvint à tâtons : «
Air sacré, jour sacré, lorsque nous vous goûtons, Nous ignorons, dit-il,
quels bienfaiteurs vous êtes, Gaîté des vagabonds et force des athlètes ! » Il
se leva, songeant comme il est doux de voir Et doux de respirer ! et
combien le devoir Est dur, et qu'on n'a plus d'air ni de jour sans trouble
Quand on a préféré, devant le chemin double Du facile bonheur et de l'âpre
vertu. L'étroit sentier qui monte et qui n'est point battu ; Et que pourtant, s'il
diit recommencer sa vie. C'est le plus rude encor qui lui ferait envie ! Et,
plein de ces pensers, comme il allait errant. Il vit l'Âlphée, un fleuve au
rapide courant Une subite joie éclaira son visage :

LES éCUBES D'AUTOIAS. JJ Il rêya de cette onde un gigantesque usage, Et, mesurant des yeux la courbe de son lit, Sa profondeur, sa pente et sa force, il lui dit : « Tu m'es, fleuve propice, envoyé par mon père. Ces étables m'ont fait reculer, mais j'espère Avec tes flots les vaincre en te prêtant mon bras ; Viens, je vais f y conduire et tu les balaîras. » Il n'emprunta d'outils qu'à la forêt prochaine : Avec un pieu taillé dans le plus dur d'un chêne Dont le tronc dégrossi lui servait de maillet, Comme un grand ciseleur le héros travaillait. Sous la braise du ciel et les pieds dans la terre. Il travaillait sans plainte, ouvrier solitaire. Jusqu'à l'heure où, trahi du jour, mais non lassé. Il dormait sous la lune au revers du fossé. Bientôt dans la profonde et large déchirure L'onde précipitée accourt, bondit, murmure. Sur retable se rue et, grossissant toujours, En fait sonner les toits de ses battements sourds ; Les piliers sont rompus, et, pêle-mêle, en foule, Taureaux, serpents, fumiers, soulevés par la houle, Débouchent en formant de monstrueux tlots. Alcide les reçoit, debout parmi les flots;

78 LES éCVRIBS d'AUIOIAS. De Pépaule^ du dos, des mains et de la tête Accélérant leur fuite, il aide la tempête. Ah ! la vague sinistre aux gorges de Scylla Hurlé moins haut Phiyer que ce déluge-là, Et les coques des nefs que froissent les tourmentes S'entre-choquent moins fort que ces vastes charpentes. La mer Ionienne, où roulent les débris, Semble au loin toute noire à ses Tritons surpris; Et sur cette débâcle aux bienfaisants désastres Se lèvent quatre fois et se couchent les astres. Enfin Veau sans effort lèche les noirs pavés. Et les laisse en passant derrière elle lavés. Alors, comme un vainqueur dans la ville en alarmes Court annoncer la paix, tout en sang sous les armes, Il ne secoua pas sa fange, et sans délais. Suivi du peuple en fête, alla droit au palais. Ses cheveux dégouttaient sur son front et ses joues. Et, dans sa joie, Alcide enveloppé de boues Ressemblait, non moins beau mais plus terrible encor, A Pébauche d'un dieu de marbre noir et d'or. Il parut; la hauteur de ses regards farouches Déconcerta le rire éveillé sur les bouches, Car les fils d'Augias, de sa gloire envieux,

LES icV&IES d'AUGIAS. JÇ Raillant son front sonillé
rencontrèrent ses yeux Et le regard suffit au châtement du rire. « Tu seras,
dit le roi, célébré par la lyre. » Le sublime ouvrier lui demanda son prix,
Trois cents bœufs. Augias, d'un air simple et surpris : « Je n'en dois pas
trois cents. — Par les Dieux je l'atteste. — De mestrois mille bœufs, c'est
plus qu'il ne me reste. — L'injustice m'émeut plus que la perte, ô roi ! — Ce
que tu viens de faire était un jeu pour toi. — Un jeu ! dispute-moi mon lucre
et non ma gloire ! — Qu'avais-je donc promis ? — J'aiderai ta mémoire : Un
dixième des bœufs. — Mais lesquels ? — Ceux d'alors. — Ceux
d'aujourd'hui. — Tu mens ! — Paye-toi sur les morts. » Le fils de Jupiter n'y
put tenir : « Ah ! fourbe, Je laverai du moins dans ton sang cette bourbe ; Et
vous tous qui trouvez mes labeurs si plaisants ! O lutteur, j'étouffais des
lions à seize ans ; Dompteur fier de courber les fronts de quatre bêtes » Moi
j'ai maîtrisé l'hydre aux innombrables têtes ; Coureur, j'ai mieux que toi
précipité mes pas, La biche aux pieds d'airain ne me fatiguait pas ;
Chasseur, sans le secours de la flèche volante. J'ai pris au poil du cou le
monstre d'Érymanthe ; Et, n'eussé-je purgé ni les monts ni les bois.

80 LES écU&IBt d'AUGIAS. Je me croirais meilleur que yons
tous à la fois, Si, sur yotre parole, au plus igaoble ouvrage J'ai pour le bien
d'un peuple exercé mon courage, m Il dit, et, saisissant de son poing
souverain Par l'un des quatre pieds le lourd trône d'airain, Le lança
tournoyant comme un caillou de fronde Sur le traître et ses fils ; et, justicier
du monde, Couronna le plus jeune, épris de l'art sacré, Parce qu'au lieu de
rire il avait admiré. Il sortit du palais, rouge et plein de colère. En criant : a
Je suis las des peines sans salaire ! n Et les femmes en foule avec des linges
blancs Essuyaient le limon qui coulait de ses flancs, Les enfants
s'attachaient à sa cuisse robuste. Et les hommes serraient sa main puissante
et juste. 1^

CROQUIS ITALIENS II

CROQUIS ITALIENS PARME L'air doux n'est troublé d'aucun
bruit, Il est midi, Parme est tranquille; Je ne rencontre dans la ville Qu'un
abbé que son ombre suit. Sa redingote fait soutane Et lui tombe jusqu-aux
talons. Il porte un feutre aux bords très-longs, Culotte courte et grande
canne. Cet abbé chemine en priant. Et, seul au milieu de la rue, Tout noir, il
fait sa tache crue Sur le ciel tendre et souriant. Parme, octobre 1866.

84. CaOQ.UIt ITA&IBirt. FRA BEATO ANGELICO Avant le
le^er do soleil, Quand aux yeux il n'apporte encore Qu'un preiment de
l'aurore, Et qu'il blanchit plus qu'il ne dore Les champs émus d'un lent
réveil, Au jour qui commence de croître, La vitre luit sous les barreaux, Et
les colonnettes du clottre Sentent l'ombre des passereaux; Le laurier, la rose
trémière. Qui fleurissent autour du puits, Se redressent vers la lumière En
distillant les pleurs des nuits, Et le jardin fait sa prière. C'est l'heure où,
bénissant le jour Dont sa paupière se colore.

CROQU^UIS ITALIENS^ 85 Fra Beato sent le retour Des paradis
avec l'aurore. Et voici qu'un long trait de feu. Violet, jaune, rouge et bleu,
Par la grille de la cellule Vient nacrer la pâleur du niur, Comme une vive
libellule Qui se pose sur un lis pur. Et le moine ouvrant les pruàelles, Avec
ce rayon pour pinceau, Fait les anges brillants et frêles Qui forment de leurs
fines ailes Sur la Vierge un splendide arceau. Florence, octobre 1866.

86 CROQ^VII ITALIENS. LE JOUR ET LA NUIT SAM

LOKBNZO Au-dessus du tombeau trône un guerrier nu-tête Qui dresse un front de roi sur un buste d'athlète. Tuniques et manteaux jusqu'aux hanches tombés Laissent voir la poitrine aux grands muscles bombés, Virils témoins d'un âge où la force est bien milre, Et, sous le beau travail d'une opulente armure, Les épaules, malgré le fardeau de l'airain. Gardent l'aplomb tranquille et le contour serein. Mais, un pied retiré, l'autre en avant du siège, Toujours prêt à surgir comme un dieu qui protège, Et sans qui .ter le sceptre en paix sur ses genoux. Tournant la tête, il parle à de plus forts que nous ' Plus bas, sur le versant d'une corniche étroite. Un géant, c'est le Jour, couché, la tête droite Et de face, le front brutal et soucieux. Remonte son épaule au niveau de ses yeux.

CaOQ.UI8 ITALIBNS. 87 II s'accoude en arrière et par devant ramène L'autre bras; et telle est sa pose surhumaine Qu'il montre en même temps son ventre aux plis profonds Et son dos formidable où se croisent des monts; Et, sur son genou droit posant son talon gauche, Il lève des yeux d'ombre où le réveil s'ébauche. A côté, cette femme effrayante qui dort, Et se dompte à l'oubli par un si grand effort Qu'on s'étonne, en voyant sa torpeur, qu'elle puisse De son coude obstiné rejoindre ainsi sa cuisse, C'est la Nuit. Elle songe entre hier et demain. Le visage dans l'ombre incliné sur la main, Abritant un hibou sous sa jambe ployée Et l'épaule au rocher près d'un masque appuyée. Vainement à son fr[^]re elle tourne le dos, Le souvenir du Jour obsède son repos. — Ah! maître, quand tu mis l'horreur dans cette pierre. Tu savais que c'est peu de fermer la paupière, Tu le savais : rêver, c'est encore souffrir, Et nul ne dort si bien qu'il n'ait plus à mourir. Florence, octobre 1866.

88 CaOQ^UIt i TALIBMt. DEVANT UN GROUPE ANTIQUE

Ijienheureiise la destinée D'un enfant grec du monde ancien ! Fruit d'un amoureux hy menée, Il est gai d'une joie innée, Et deux beaux sangs ont fait le sien. C'est Pan, bienévole et farouche, Qui forme son cœur et sa voix : Il lui met la flûte à la bouche, L'enfant souffSe, le faune touche. Et la leçon rit dans les bois. Aux jeux qui font l'homme robuste Ses muscles tendres durciront; Il sera fort, il sera juste : Le gymnase élargit son buste, Le Portique ennoblit son front. Orateur de la République, Contre les Perses odieux

The text on this page is estimated to be only 21.46% accurate

CROQ^niS ITALIENS. 89 Il parlera le verbe attique, Il ira, soldat
héroïque, Mourir pour sa ville et ses Dieux I Florence, octobre 1866. la

90 CROQ^UIt ITALIBirS. PANNEAU Oès l'aube, au vallon de
Tempe, Éros jouait avec Zéphire; Le meilleur de ses traits — - le pire ! —
De son carquois d'or est tombé; Ce trait en eut l'aile brisée ; Mais plus
terrible, aux fleurs pareil, Il luit comme elles au soleil, La pointe en l'air
dans la rosée. Ah! nymphes, le gazon trempé Engendre des fièvres
mortelles! Gardez-vous de danser, mes belles. Pieds nus, au vallon de
Tempe. Horencei oaobre 1866.

CROQ.UI8 XTALIBirS. ÇI PONTE SISTO il est au bord du
Tibre un chaos de bâtisses Plus noires au soleil que les cyprès la nuit, Et
qui, plongeant leur pied dans l'eau jaune qui fuit, Y trempent constamment
leur frange d'immondices. Une gargouille en sort, et, le long du gros mur, Â
creusé dans la pierre une verte traînée; En bas, au long roulis d'une barque
enchaînée. Branle un anneau rouillé qui mord le ciment dur. Mais, à vingt
pieds de l'onde, une étroite terrasse, Dans l'amas inégal des sinistres taudis.
Forme sous une treille un profond paradis OÙ le lierre au berceau des
tonnelles s'enlace ; La vigne aventureuse y prend son vif essor ; Toujours il
y sourit l'adorable mélange Des pâleurs 4lu citron aux rougeurs de l'orange ;
Et, si mes yeux ont bien percé ce fouillis d'or. Des colombes sans bruit s'y
becquetaient à l'aise,

93 CROQU[^]UIS ITALIENS. Tandis qu'à l'autre rive[^] au-dessus des
maisons, Tristement se dressait, vide en toutes saisons, La loge sans amours
du grand palais Famèse. Rome, novembre x866.

CROQ^VIIt ITALIBNt. 93 LE COLISEE
Lra lune, merveilleuse
et claire, grandissait, Et, pendant que d'une ombre oblique s'emplissait. Du
fond jusques au bord, le colossal cratère. Sereine elle montait, transfigurant
la terre Et mêlant à cette ombre une vapeur d'azur. Minuit, le Colisée, un
firmament très-pur ! Nous montâmes, guidés au rouge éclair des torches,
Tâtant d'un pied peu sûr l'effondrement des porches. Et regardant 'sans voir
dans les coins des piliers. Par le dédale étroit des roides escaliers, Nous
gagnâmes enfin la plus hante terrasse. De là, Vers l'horizon vaste et noir,
l'œil embrasse Tout ce pays qui change, au déclin du soleil, La couleur de
son deuil sans changer de sommeil Tout en bas, comme un point dans
l'arène déserte, Un soldat ombrageux crie à la moindre alerte. Ah ! d'où
vient que là-haut, malgré l'heure et le ciel Et cette enceinte immense au
profil étemel

94 CAOQ^UIS ITALIENS. Et l'effort surhumain que sa taille proclame, Je n'ai rien éprouva qui m'ait subjugué Tâme? Mais, libre, je sentuis palpiter mes chansons : Tel, éclos pour jouir des meilleures saisons. Dans un air épuré, de son aile indocile L'oiseau bat la carcasse énorme d'un fossile. Ces hommes étaient forts ! que m'importe après tout? Quand même ils auraient pu faire tenir debout Un viaduc allant de Rome à Babylone, A triple étage, orné d'une triple colonne. Pouvant du genre humain soutenir tout le poids. Et qu'ils l'eussent roulé sur lui-même cent fois, Aussi facilement, et sans reprendre haleine, Qu'autour de sa quenouille une enfant tord sa laine, Et qu'ils eussent dressé mille dieux alentour. Je ne saluerais pas la force sans l'amour! Rome, décembre 1866.

CB.OQ.UI8 ITALIENS. 9\$ L'ESCALIER DE L'ARA CÆLI On a
bâti là, plus réel Que l'échelle du patriarche, Un escalier dont chaque
marche Est vraiment un pas vers le ciel. Dans la nature tout entière
L'architecte prit à son gré Pour cet édifice sacré La plus glorieuse matière :
Il prit des marbres sans rivaux, Fragments de ces pierres illustres Que la
pioche aveugle des rustres Brisait pour faire de la chaux, Et qui toutes
étincelèrent Au front des temples abattus. Ou que les Gracques et Brutus Au
Forum de leur pied foulèrent !

ç6 caoq.vi8 italiens. Il les prit et les entassa, Rejeton hardi de la
race Qui, regardant les dieux en face, Roulait Pélion sur Ossa. Et malgré les
hordes très-sales De mendiants et de fiévreux Se cherchant leur vermine
entre eux Sur ces assises colossales, Bien qu'il s'y traite des dévots Dont
une poupée est l'idole, On y voit, comme au Capitole, Monter les ombres
des héros! Rome, JAnvier 1867.

CROC^UIS ITALIENS. ^7 LA VOIE APPIENNE jf\u temps rude
et stoTque où l'on savait mourir Sans plus rien regretter et sans plus rien
attendre Où Ton brûlait les morts, ne gardant que leur cendre, Afin que rien
d'humain n'eût l'affront de pourrir; Avant que pour jamais la nuit des
catacombes Eût posé sur le monde un crêpe humide et noir, Et que la foi,
mêlant la terreur à l'espoir, Eût mis ^éternité douteuse au fond des tombes,
Les tombes n'étaient point d'un abord odieux : Les Romains qui sortaient
par la porte Capène Sur la voie Appia marchaient, voyant à peine Ces
antiques témoins qui les suivaient des yeux. Un chaud soleil dorait les
dalles de basalte. Et dans cette campagne au grand sourire clair, Ces
monuments pieux et sereins n'avaient l'air Que d'inviter la vie à quelque
heureuse halte ! 13

98 C&OQ.UIS ITALIBMS. Ils ne promettaient pas un royaume infini, Mais un abri solide au vieux nom de famille; Celui que Métellus a bâti pour sa fille Servit de forteresse à des Caétani. Et maintenant, malgré les injures sans nombre, Les coups du nouveau peuple et de son nouveau dieu, La ruine est encore assez haute en ce lieu Pour couvrir une armée en marche de son ombre ; Et le long du chemin, rangés sur les deux bords. Gisent des bustes blancs aux prunelles funèbres Ou le sable et la pioche ont mis plus de ténèbres Que la corruption dans les yeux des vrais morts. Dans les champs d'alentour qu'agrandit leur détresse Errent le pâtre antique et l'antique troupeau. Et parfois, sur le ciel, au-dessus d'un tombeau, A la louve pareil, un grand chien noir se dresse. Rome, janvier 1867.

CROq.UI8 ITALIENS. ÇÇ LA PESCHERIA A Rome, le mardi,
se rendent au marché, Pour vendre leur poisson dans le Tibre péché, Les
grands paysans bruns et les filles trapues. Ils ont fait leur abri de deux
voûtes rompues, Dont l'une dans sa chute a longtemps hésité. Et par un vieil
instinct de sa caducité Reste, comme un dormeur qui sans tomber chancelle.
Le poisson tout humide et palpitant ruisselle Sur de longs blocs de pierre
alignés en étal, Débris de quelque ancien dallage impérial ; Le sol gras est
jonché d'écailles et d'ouïes, Et ces infectes chairs à l'air épanouies Sous les
yeux des chalands croupissent par monceaux. Il fait sombre en plein jour
sous ces tristes arceaux^ Un réverbère y dort d'un air mélancolique, Tous les
coins y sont noirs de l'ordure publique On voit au fond la rue étroite et
claire fuir ; Et mainte ménagère, à la bourse de cuir.

100 CROq^nis italiens. Parmi la marchandise éparse et
dégoûtante Fouille, et débat le prix du morceau qui la tente. Cependant au
soleil, dans la brique enchâssés, Tout blancs encore après dix-huit cents ans
passés, Trois chapiteaux, honneur d'un ciseau de Corinthe, Des gloires de ce
lieu gardent la pure empreinte ! Rome, janvier 1866.

GROQU.UIS ITALIENS. IOI TORSES ANTIQUES Le long des
corridors aux murailles de pierre, Lts marbres déterrés et dégagés du lierre
Offrent leur grand désastre à la pitié des yeux. Peuple autrefois sacré de
héros et de dieux, Ils tombèrent, gardant leur attitude auguste. La chute a
fait rouler la tête loin du buste, Mais il semble que l'âme, ayant quitté le
chef. Palpite encore autour du plus vague relief, Ou que plutôt l'artiste,
inculquant sa pensée. L'avait dans tout le corps noblement dispensée : —
De l'épaule à la hanche et du pouce à l'orteil Apollon tend son arc et lance
du soleil. — Au tourment qui roidit ce nerveux pentélique. Je sens diffrer
l'effort d'une lutte athlétique. — Ce tronc jeune, encor blanc comme un
tronc de bouleau. C'est Narcisse amoureux qui s'admire dans l'eau. — Et je
te reconnais, forme humaine et divine, Aphrodite, c'est toi, le désir te devine
: De ta bouche un barbare a meurtri le dessin,

loa CB.oq.uis italiens. Mais tu me souris toute en la fleur de ton sein. — Planté dans un fourreau comme un terme podagre, Coureur de sangliers, tu vis, d Méléagre! Cette poitrine lisse et ces bras accomplis Sont les tiens ; ce col droit portait un front sans plis. — Je nomme Antinods les Jébris de ce torse : Il eut seul tant de grâce unie à tant de force. — Et sans doute cet autre au nonchalant contour, C'est Bacchus glorieux célébrant son retour, Ceint de pampre, appuyé sur le chœur qui Pacclame, Le seul dont le corps mâle ait des ampleurs de femme. On dirait qu'au sortir des mains qui les ont faits Ces grands décapités n'étaient pas plus parfaits, Et qu'obstinée à vivre en ce peu de matière Leur beauté paraît mieux en ruine qu'entière !
Rome, novembre 1866.

C&0(^UIS ITALIENS. IOJ LES MARBRES V^e qui rend les
villas charmantes^ C'est, plus encor que* les gazons, Et la grâce des
horizons, Et le rêve des eaux dormantes, C'est, plus que l'air délicieux Et le
vert sombre des vieux arbres, C'est le candide éclat des marbres Sur l'azur
intense des cieux : Ceux que l'Âttique et la Toscane Baignent d'un jour
immense et clair, Le paros, beau comme la chair, Le pentélique diaphane, Et
le carrare aux fins cristaux Qu'un rayon de soleil irise; Blocs de neige que
divinise La sainte audace des marteaux!

10[^] CKO

CKOq.UIS ITALIENS. 10\$ LA PLACE SAINT-JEAN-DE-LATRAN /IIU mois de novembre, à midi, Je foulais cette large place Au sol vague, formant teriasse Sur la campagne à rinfini. Â gauche, un aqueduc s'allonge Par-dessus les plis du désert Et dans les montagnes se perd Aussi loin que le regard plonge; Vieil échanson que n'use point La soif des races, il commence Â mes pieds par une arche immense Et finit là-bas par un point... A droite, des vergers, des vignes, Des toits plats, des murs blancs, des pins. Et, tout au loin, les monts Sabins Aux sereines et fermes lignes. ï4

10^{tf} CIIO(^UI8 ITALIENS. Tel le fond d'un lac azuré, A travers
Peau tranquille et belle, Voilé, mais non terni par elle, Semble grandir
transfiguré ; Tel, dans les campagnes romaines, Sous la fine écharpe de l'air
Paraît plus doux et non moins clair. Et plus grand, l'horizon des plaines ; Et
cet air magique et subtil Est tiède : ici l'été s'achève Comme un printemps
nouveau qui rêve En attendant son mois d'avril. Rome, novembre 1866.

CKOQ.UIS ITALIENS. IO7 LES TRANSTÉVÉRINES JLe

dimanche, au Borgo, les femmes et les filles. Lasses d'avoir, six jours, traîné sous des guenilles. Étalent bravement un linge radieux. Ce n'est plus le costume éclatant des aïeux : Quand le peuple vieillit, l'habit se décolore; Pourtant le rouge vif les réjouit encore : Elles font resplendir sur le brun de leur peau Des fichus qu'on dirait taillés dans un drapeau. Les bras ronds et charnus sortent des grosses manches; Le jupon suit tout droit la carrure des hanches; Le contour d'un sein riche et d'un dos bien arqué S'accuse avec ampleur, par de beaux plis marqué ; D'un corset rude, ouvert d'une large échancrure. Le cou ferme se dresse, et pour fière parure Une flèche d'argent traverse les cheveux Lourds et lisses, d'un noir intense aux reflets bleus. Un long clinquant de cuivre étincelle à l'oreille, Et la voûte de l'œil, pleine d'ombre, est pareille A ces vallons brumeux où miroite un lac noir.

I08 CROQU[^]UIS ITALIENS. Et ces fortes beautés sont splendides
à voir Quand toutes, au soleil, le long des grandes pentes, Par groupes se
croisant, vont superbes et lentes. Rome, décembre 1866. '([^] [^]V[^]

CKOQ^niS ITALIENS. IOÇ LA PLACE NAVONE IN oas
aimions à rôder sur la place Navone. Âh ! le pied n'y bat point l'asphalte
monotone, Mais un rude pavé, houleux comme une mer. Des maraîchers y
font leurs tentes tout l'hiver, Et les enfants, l'été, s'ébattent dans l'eau bleue,
Sous le triton qui tient un dauphin par la queue. Au beau milieu surgit un
chaos oii l'on voit Dans un antre de pierre un gros lion qui boit. Près d'un
palmier, parmi des floraisons marines; Un cheval qui s'élance en ouvrant les
narines ; Un obélisque en l'air sur un tas de récifs^ Flanqué de quatre dieux
aux gestes sans motifs. Nous aimions ce grand cirque à fortune inégale Où
le taudis s'accote à la maison ducale. Nous y venions surtout dans les jours
de marché : C'est là que nous avons avec amour cherché Quelque précieux
tome, embaumé dans sa crasse. De Marsile Ficin, de Quinault ou d'Horace,
Et, parmi les chaudrons, les vestes, les fruits secs,

II O CROQUIS ITALIENS. Les poignards et les clefs^ ces
lampes à trois becs. De forme florentine, aux supports longs et minces, Où
pend tout un trousseau d'éteignoirs et de pinces, Et qui, flambeaux naïfs des
poètes fameux, Nous font croire, la nuit, que nous pensons comme eux.
Rome, décembre 1866.

LES SOLITUDES POESIES

POESIES PREMIERE SOLITUDE \n voit dans les sombres
écoles Des petits qui pleurent toujours; Les autres font leurs cabrioles, Eux,
ils restent au fond des cours. Leurs blouses sont très-bien tirées, Leurs
pantalons en bon état, Leurs chaussures toujours cirées ; Ils ont Pair sage et
délicat. Les forts les appellent des filles, Et les malins des innocents : Ils
sont doux, ils donnent leurs billes, Ils ne seront pas commerçants.

114 LES 80LITUPB8. Les plus poltrons leur font des niches, Et
les gourmands sont leurs copains ; Leurs camarades les croient riches, Parce
qu'ils se lavent les mains. Ils frissonnent sous Tœil du maître, Son ombre
les rend malheureux; Ces enfants n'auraient pas dû naître, L'enfance est trop
dure pour eux! Oh ! la leçon qui n'est pas sue, Le devoir qui n'est pas fini !
Une réprimande reçue. Le déshonneur d'être puni ! Tout leur est terreur et
martyre ; Le jour, c'est la cloche, et, le soir. Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir : La lueur des lampes y tremble Sur les
linceuls des lits de fer; Le sifflet des dormeurs ressemble Au vent sur les
tombes, l'hiver.

POESIES. 11\$ Pendant que les autres sommeillent. Faits au
coucher de la prison, Ils pensent au dimanche, ils veillent Pour se rappeler
la maison. Ils songent qu'ils dormaient naguères Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères Les prenaient parfois dans leurs lits. O
mères, coupables absentes, Qu'alors vous leur paraissez loin ! A ces
créatures naissantes Il manque un indicible soin ; f On leur a donné les
chemises, Les couvertures qu'il leur faut : D'autres que vous les leur ont
mises^ Elles ne leur tiennent pas chaud. Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier. Et cachent leurs petites têtes. En sanglotant,
tous l'oreiller.

Il6 LES SOr.ITUDES. SONNET A vingt ans on a œil difficile et très-fier : On ne regarde pas la première venue, Mais la plus belle ! et, plein d'une extase ingénue, On prend pour de l'amour le désir né d'hier. Plus tard, quand on a fait l'apprentissage amer. Le prestige insolent des grands yeux diminue, Et d'autres, d'une grâce autrefois méconnue, Révèlent un trésor plus intime et plus cher. Mais on ne fait jamais que changer d'infortune : A Page où l'on croyait n'en pouvoir aimer qu'une, C'est par elle déjà qu'on apprend à souffrir ; Puis, quand on reconnaît que plus d'une est charmante, On sent qu'il est trop tard pour choisir une amante, Et que le cœur n'a plus la force de s'ouvrir.

POésiBS. 1x7 DECLIN D'AMOUR L
Jant le mortel soupir de
Pautomne; qui frôle Au bord du lac les joncs frileux, Passe un murmure
éteint : c'est Peau triste et le saule Qui se parlent entre eux. Le saule : « Je
languis, vois, ma verdure tombe Et jonche ton cristal glacé; Toi qui fus la
compagne, aujourd'hui sois la tombe De mon printemps passé. » Il dit. La
feuille glisse et va jaunir l'eau brune. L'eau répond : « O mon pâle amant.
Ne laisse pas ainsi tomber une par une Tes feuilles lentement ; tt Ce baiser
me fait mal, autant, je te l'assure, Que les coups des avirons lourds; Le
frisson qu'il me donne est comme une blessure Qui s'élargit toujours.

IIB ^ LES SOLITUDES. « Ce n'est qu'un point d'abord^ puis un
cercle qui tremble Et qui grandit multiplié ; Et les fleurs de mes bords
sentent toutes ensemble Un sanglot à leur pied. « Que ce tressaillement rare
et long me tourmente ! Pourquoi m'oublier peu à peu ? Secoue en une fois,
cruel, sur ton amante Tous tes baisers d'adieu ! »

POESIES. 119 LES STALACTITES J 'aime les grottes où la
torche Ensanglante une épaisse nuit, Où l'écho fait de porche en porche Un
grand soupir du moindre bruit. Les stalactites à la voûte Pendent en pleurs
pétrifiés Dont l'humidité, goutte à goutte, Tombe lentement à mes pieds. Il
me semble qu'en ces ténèbres Règne une douloureuse paix ; Et devant ces
longs pleurs funèbres Suspendus sans sécher jamais, Je pense aux âmes
affligées Où dorment d'anciennes amours : Toutes les larmes sont figées,
Quelque chose y pleure toujours.

laO LES SOLITUDES. JOIES SANS CAUSES vJn connaît
toujours trop les causes de sa peine, Mais on cherche parfois celles de son
plaisir ; Je m'éveille parfois, l'âme toute sereine, Sous un charme étranger
que je ne peux saisir. Un ciel rose envahit mon être et ma demeure, J'aime
tout l'univers, et, sans savoir pourquoi, Je rayonne. Cela ne dure pas une
heure. Et je sens refluer les ténèbres en moi. D'où viennent ces lueurs de
joie instantanées, Ces paradis ouverts qu'on ne fait qu'entrevoir. Ces étoiles
sans noms dans la nuit des années, Qui filent en laissant le fond du cœur
plus noir? Est-ce un avril ancien dont Tazur se rallume. Printemps qui
renaîtrait de la cendre des jours Comme un feu mort jetant une clarté
posthume? Est-ce un présage heureux des futures amours?

POESIES. 121 Non. Ce mystérieux et rapide sillage N'a rien du
souvenir ni du pressentiment ; C'est peut-être un bonheur égaré qui voyage
Et, se trompant de cœur, ne nous luit qu'un moment. i6

122 LES SOLITUDES. LA GRANDE ALLEE V>'est une grande allée à deux rangs de tilleuls. Les enfants, en plein jour, n'osent y marcher seuls, Tant elle est haute, large et sombre. Il y fait froid Pété presque autant que Phiver ; On ne sait quel sommeil en appesantit l'air. Ni quel deuil en épaissit l'ombre. Les tilleuls sont anciens ; leurs feuillages pendants Font muraille au dehors et font voûte au dedans. Taillés selon leurs vieilles formes. L'écorce en noirs lambeaux quitte leurs troncs fendus : Ils restiembent, les bras l'un vers l'autre tendus, A des candélabres énormes ; Mais en haut, feuille à feuille, ils composent leur nuit : Par les jours de soleil pas un caillou ne luit Dans le sable dur de l'allée, Et par les jours de pluie à peine l'on entend

POESIES. I2j Le dôme vert bruire, et, dMnstant en instant,
Tomber une goutte isolée. Tout au fond, dans un temple en treillis dont le
bois, Par la mousse pourri, plie et rompt sous le poids De la vigne vierge et
du lierre, Un Amour malin rit, et de son doigt cassé Désigne encore au loin
les cœurs du temps passé Qu'ont meurtris ses flèches de pierre. A toute
heure on sent là les mystères du soir : Autour de la statue impassible on
croit voir Deux à deux voltiger des flammes. L'Esprit du souvenir pleure en
paix dans ces lieux ; C'est là que, malgré Page et les derniers adieux, Se
donnent rendez-vous les âmes, Les âmes de tous ceux qui se sont aimés là,
De tous ceux qu'en avril le dieu jeune appela Sous les roses de sa tonnelle ;
Et sans cesse vers lui montent ces pauvres morts ; Ils viennent, n'ayant plus
de lèvres comme alors, S'unir sur sa bouche éternelle.

124 LES SOLITUDES. LA VALSE Uant un flot de gaze et de
soie, Couples pâles, silencieux, Ils tournent, et le parquet ploie, Et vers le
lustre qui flamboie S'égarent demi-clos leurs yeux. Je pensé aux vieux
rochers que j'ai vus en Bretagne, Où la houle s'engouffre et tourne jour et
nuit, Du même tournoîment que toujours acconipagne Le même bruit. La
valse molle cache en elle Un languissant aveu d'amour. L'âme y glisse en
levant son aile : C'est comme une fuite éternelle, C'est comme un éternel
retour. Je pense aux vieux rochers que j'ai vus en Bretagne, Où la II ouïe
s'engouffre et tourne jour et nuit,

POESIES. 19\$ Du même tournoiment que toujours accompagne
Le même bruit. Le jeune homme sent sa jeunesse, Et la vierge dit : « Si
j'aimais ? » Et leurs lèvres se font sans cesse La douce et fuyante promesse
D'un baiser qui ne vient jamais. Je pense aux vieux rochers que j'ai vus en
Bretagne, Où la houle s'engouffre et tourne jour et nuit. Du même
tournoiment que toujours accompagne Le même bruit. L'orchestre est las,
les valse meurent^ Les flambeaux pâles ont décru, Les miroirs se troublent
et pleurent. Les ténèbres seules demeurent, Tous les couples ont disparu. Je
pense aux vieux rochers que j'ai vus en Bretagne, Où la houle s'engouffre et
tourne jour et nuit, Du même tournoiment que toujours accompagne Le
même bruit.

126 LES SOLITUDES. LE CYGNE bant bruit^ sous le miroir
des lacs profonds et calmes, Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil A des neiges d'avril qui croulent
au soleil ; Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire, Sa grande
aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire. Il dresse son beau col au-dessus des
roseaux, Le plonge, le promène allongé sur les eaux, Le courbe gracieux
comme un profil d'acanthé. Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix. Il serpente et, laissant les
herbages épais Traîner derrière lui comme une chevelure. Il va d'une tardive
et languissante allure. La grotte où le poète écoute ce qu'il sent. Et la source
qui pleure un éternel absent, Lui plaisent, il y rôde ; une feuille de saule En
silence tombée effleure son épaule. Tantôt il pousse au large, et, loin du bois
obscur,

POESIES. 127 Superbe, gouvernant du côté de l'azur, Il choisit,
pour fêter sa blancheur qu'il admire, La place éblouissante où le soleil se
mire. Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus, A l'heure où
toute forme est un spectre confus. Où l'horizon brunit rayé d'un long trait
rouge, Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge. Que les rainettes font
dans l'air serein leur bruit. Et que la luciole au clair de lune luit. L'oiseau,
dans le lac sombre où sous luise reflète La splendeur d'une nuit lactée et
violette. Comme un vase d'argent parmi des diamants, Dort, la tête sous
l'aile, entre deux firmaments. ?•?

ia8 LES SOLITUDES. LA VOIE LACTÉE ^ux étoiles j'ai dit un
soir : « Vous ne paraissez pas heureuses ; Vos lueurs^ dans l'infini noir, Ont
des tendresses douloureuses; « Et je crois voir au firmament Un deuil blanc
mené par des vierges Qui portent d'innombrables cierges Et se suivent
languissamment. A _ « Etes-vous toujours en prière? Êtes-vous des astres
blessés? Car ce sont des pleurs de lumière^ Non des rayons que vous
versez. « Vous, les étoiles, les aïeules Des créatures et des dieux, Vous avez
des pleurs dans les yeux... » Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

POESIES. 1»9 « Chacune de nous est très-loin Des sœurs dont tu
la crois voisine ; Sa clarté caressante et fine Dans sa patrie est sans témoin ;
« Et l'intime ardeur de ses flammes Expire aux deux indifférents. » Je leur
ai dit : « Je vous comprends ! Car vous ressemblez à nos âmes ; « Ainsi que
vous chacune luit Loin des sœurs qui semblent près d'elle, Et la solitaire
immortelle Brûle en silence dans la nuit. » »7

IJO LES SOLITUDES. LES SERRES ET LES BOIS L/ans les
serres silencieuses OÙ l'hiver invite à s[^]asseoir, Sous un jour blême comme
un soir Fument les plantes précieuses. L'une, roide, élançant tout droit Sa
tige aux longues feuilles sèches, Darde au plafond, comme des flèches, Les
pointes d'un calice étroit. Une autre, géante à chair grasse. Que hérissent de
durs piquants. Ne sourit que tous les cinq ans Dans une éclosion sans grâce.
Une autre, molle en ses efforts. Grimpe au vitrail, et la captive Regarde en
pitié l'herbe active Qui tient tête au vent du dehors.

POÉSIES. Ijf Pas un souflSe ici^ rien ne bouge ; Toutes versent
avec lenteur, A flots lourds, la fade senteur De leur floraison flxe et rouge.
Celui qu'elles charment d'abord, Dans cet air qui bientôt lui pèse, Envahi
par un grand malaise. Descend de Tivresse à la mort. Ah ! que mille fois
plus aimée La violette, fleur des bois ! Et que plus saine mille fois La
chambre qu'elle a parfumée ! Son baume, loin d'appesantir. Allège et fait
l'âme nouvelle; Mais fine, il faut s'approcher d'elle, La baiser pour la bien
sentir. 5^

Ija LES SOLITUDES. NE NOUS PLAIGNONS PAS V &) ne nous plaignons pas de nos heures d'angoisse. Un trop facile amour n'est pas sans repentir; Le bonheur se flétrit, comme une fleur se froisse Dès qu'on veut l'incliner vers soi pour la sentir. Regarde autour de nous ceux qui pleuraient naguère : Les Toilà l'un à l'autre, ils se disent heureux, Mais ils ont à jamais violé le mystère Qui faisait de l'amour un infini pour eux. Ils se disent heureux, mais, dans leurs nuits sans fièvres, Leurs yeux n'échangent plus les éclairs d'autrefois ; Déjà sans tressaillir ils se baisent les lèvres. Et nous, nous frémissons rien qu'en mêlant nos doigts. Ils se disent heureux, et plus jamais n'éprouvent Cette vive brûlure et cette oppression Dont nos cœurs sont saisis quand nos yeux se retrouvent ; Nous nous sommes toujours une apparition !

POéstBS. 133 Ils se disent heureux, parce qu'ils peuvent vivre De
la même fortune et sous le même toit; Mais ils ne sentent plus un cher secret
les suivre; Ils se disent heureux, et le monde les voit !

154 ^^ SOLITUDES. LA TERRE ET L'ENFANT Jbnfant sur la
terre on se traîne^ Les yeux et l'âme émerveillés^ Mais, plus tard, on
regarde à peine Cette terre qu'on foule aux pieds. Je sens déjà que je
l'oublie, Et, parfois, songeur au front las. Je m'en repens et me rallie Aux
enfants qui vivent plus bas. Détachés du sein de la mère. De leurs petits
pieds incertains Ils vont reconnaître la terre Et pressent tout de leurs deux
mains. Ils ont de graves tête-à-tête Avec le chien de la maison. Ils voient
courir la moindre bête Dans les profondeurs du gazon ;

POESIES. II5 Ils écoutent Pherbe qai pousse, Eux seuls respirent son parfum ; Ils contemplent les brins de mousse Et les grains de sable un par un ; Par tous les calices baisée^ Leur bouche est au niveau des fleurs, Et c'est souvent de la rosée Qu'on essuie en séchant leurs pleurs. J'ai vu la terre aussi me tendre Ses bras, ses lèvres, autrefois ; Depuis que je la veux comprendre. Plus jamais je ne l'aperçois. Elle a pour moi plus de mystère, Désormais, que de nouveauté ; J'y sens mon cœur plus solitaire. Quand j'y rencontre la beauté ; Et quand je daigne par caprice Avec les enfants me baisser. J'importune cette nourrice Qui ne veut plus me caresser.

IJ<5 IB8 801ITUDBS. PASSION MALHEUREUSE J 'ai mal
placé mon cœur, j'aime l'enfant d'un autre, Et c'est pour m'exploiter qu'il fait
le bon apôtre, Ce petit traître, je le sais; Sa mère, quand je viens, me devine
et l'appelle, Sentant que je sais là pour lui plus que pour elle, Mais elle ne
m'en veut jamais. Le marmot prend alors sa voix flûtée et tendre (Les
enfants ont deux voix), et dit, sans la comprendre, Sa fable, avec expression
; Puis il me fait ranger des soldats sur la table. Et m'obsède, et je trouve un
plaisir ineffable A sa gentille obsession. Je m'y laisse duper toutes les fois :
j'espère Qu'à force de bonté je serai presque un père ; Ne dit-il pas qu'il
m'aime bien? Mais voici tout à coup le vrai père, ô disgrâce ! L'enfant court,
bat des mains, lui saute au cou, l'embrasse, Et le pauvre oncle n'est plus
rien.

POESIES. 137 LA BOUTURE An temps où les plaines sont
vertes, Où le ciel dore les chemins, Où la grâce des fleurs ouvertes Tente les
lèvres et les mains, Au mois de mai, sur sa fenêtre Un jeune homme avait
un rosier ; Il y laissait les roses naître Sans les voir ni s'en soucier; Et les
femmes qui d'aventure Passaient près du bel arbrisseau. En se jouant, pour
leur ceinture. Pillaient les fleurs du jouvenceau. Sous leurs doigts, d'un
précoce automne Mourait l'arbuste dévasté. Il perdit toute sa couronne. Et la
fenêtre sa gaîté. 18

Ij8 IES SOLITUDES. Si bien qu'un jour, de porte en porte, Il s'en alla frapper, criant : « Qu'une de vous me la rapporte, La fleur qu'elle a prise en riant ! » Mais les portes demeuraient closes. Une à la fin pourtant s'ouvrit ; Alors en lui montrant des roses : « C'est ton rosier qui refleurit, » Lui dit une voix tendre et pure. J'ai sauvé son dernier rameau, Et j'en ai fait cette bouture, Pour te le rendre un jour plus beau, n

POÉSIES 119 SCRUPULE Je veux lui dire quelque chose, Je ne
peux pas; Le mot dirait plus que je n'ose, Même tout bas. D'où vient que je
suis plus timide Que je n'étais? Il faut parler, je m'y décide... Et je me tais.
Les aveux m'ont paru moins graves A dix-huit ans ; Mes lèvres ne sont plus
si braves Depuis longtemps. J'ai peur, en sentant que je l'aime. De mal
sentir; Dans mes yeux une larme même Pourrait mentir,

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

I^ IE8 SOLITUDES. Car j'anrais beau l'y laisser naître De bonne
foi^ C'est quelque ancien amour peut-être Qui pleure en moi.

POESIES. I4I PRIERE AU PRINTEMPS
1 oi qui fleuris ce que
tu touches, Qui, dans les bois, aux vieilles souches Rends la vigueur, Le
sourire à toutes les bouches, La vie au cœur ; Qui changes la boue en
prairies, Sèmes d'or et de pierreries Tous les haillons. Et jusqu'au seuil des
boucheries Mets des rayons! O printemps, alors que tout aime. Que
s'embellit la tombe même. Verte au dehors, Fais naître un renouveau
suprême Au cœur der morts ! Qu'ils ne soient pas les seuls au monde Pour
qui tu restes inféconde. r\

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

143 LES SOLITUDES. Saison d'amour! Mais fais germer dans
leur poussière L'espoir divin de la lumière Et du retour!

POÉSIES. 1^3 UN EXIL J e plains les exilés qui laissent derrière eux L'amour et la beauté d'une amante chérie ; Mais ceux qu'elle a suivis au désert sont heureux, Ils ont avec la femme emporté la patrie. Us retrouvent le jour de leur pays natal Dans la clarté des yeux qui leur sourient encore, Et d's champs paternels, sur un front virginal, Les lis abandonnés recommencent d'éclore. Le ciel quitté les suit sous les nouveaux climats; Car l'amante a gardé dans Pâme et sur la bouche Un fidèle reflet des soleils de là-bas Et les anciennes nuits pour la nouvelle couche. Je ne plains point ceux-là ; ceux-là n'ont rien perdu : Ils vont, les yeux ravis et les mains parfumées D'un vivant souvenir ! et tout leur est rendu. Saisons, terre et famille, au sein des bien-aimées.

144 ^BS 801ITUDE8. Je plains ceux qui, partant, laissent,
Traiment bannis, Tout ce qu'ils possédaient sur terre de céleste ! Mais plus
eocor, s'il n'a, dans son propre pays, Point d'amante à pleurer, je plains celui
qui reste. Ah ! jour et nuit, chercher dans sa propre maison Cet être
nécessaire, une amante chérie ! C'est plus de solitude avec moins d'horizon.
Oui, c'est le pire exil, l'exil dans la patrie. Et ni le ciel, ni l'air, ni le Us
virginal, Ni le champ paternel, n'en guérissent la peine : Au contraire,
l'amour tendre du sol natal Rend l'absente plus douce au cœur et plus
lointaine.

POÉSIES. 14\$ LA REINE DU BAL Kjm, je sais qu'elle est la plus belle, La reine du bal, je le sais, Mais je suis un vaincu rebelle, Je ne la servirai jamais. Que pour la contempler en face, Patient, j'attende mon tour, Et qu'humblement je prenne place Au long défilé de sa cour! Qu'après mille autres je murmure Mon hommage à sa royauté. Quelque fadeur, inepte injure Du désir lâche à la beauté ! Que pour ramasser une rose Tombée à terre de son front. Je me précipite, et m'expose A ne pas être le plus prompt ; »9

1^6 X.BS SOLITUDES. Que de son sourire suprême J'épie et
dérobe ma part, Et me vienne poster moi-même Sur le trajet de son regard!
Que de sa chevelure blonde J'aspire le banal parfum Qui s'exhale pour tout
le monde Et ne fut choisi pour aucun ! Sentir dans mes bras, à la danse,
L'abandon, menteuse douceur, Qu'inspire aux vierges la cadence, Non la
tendresse du valseur, Pour qu'ensuite ce premier rêve. Qui n'est encor qu'un
vague émoi, Commencé sur mon cœur s'achève Au gré d'un plus hardi que
moi ! Jamais ! non, dans cette lumière, Devant tous, tu n'auras jamais,
Reine, l'aveu d'une âme fière, Et la mienne est sauvage; mais...

poésiBS. I47 Si tu veax savoir que je faime^ Qu'en te bravant j'ai
succombé^ Après le bal, cette nuit même, Quand ton sceptre sera tombé ; A
l'heure où, fermant la paupière, Sur ton lit tu te jetteras. De peur de manquer
ta prière, Assoupie en croisant les bras; Où, satisfaite de ta gloire, Mais trop
lasse pour en jouir. Tu laisseras dans ta mémoire La fSte au loin s'évanouir;
Tandis qu'aux vitres de la chambre, Par un ciel morne et ténébreux,
Couleront les pleurs de décembre. Pareils aux pleurs des malheureux, Fais
ce songe : que je m'arrête, La face au vent, les pieds dans Teau, Pour
chercher l'ombre de ta tête Sur la blancheur de ton rideau.

I48 IBS 801ITUDES. LA LAIDE FemmeS; tous blasphémez
l'amour, quand d'aventure Un seul rebelle insulte à votre royauté; Ah! c'est
un pire affront qu'en silence elle endure La jeune fille à qui la marâtre
nature A dénié sa gloire et son droit : la Beauté 1 L'amour ne luit jamais
dans l'œil qui la regarde, Elle pourrait quitter sa mère sans périls. La laide,
on ne la voit jamais que par mégarde ; Même contre un désir sa disgrâce la
garde, Pourquoi les jeunes gens Taccompagneraient-ils ? Les jeunes gens
sont fats, libertins et féroces. La laide? Pourquoi faire et qu'en ont-ils
besoin? Ils la criblent entre eux de quolibets atroces, Et c'est un collégien
que, dans les bals de noces, On charge de tirer cette enfant de son coin.

POESIES. 149 Pauvre fille ! elle apprend que jeune elle est sans
âge ; Sœur des belles et née avec les mêmes vœux, Elle a pour ennemi de
son cœur son visage, Et, tout au plus, parmi les compliments d'usage, Un
bon vieillard lui dit qu'elle a de beaux cheveux. Depuis que j'ai souffert
d'une forme charmante, Je voudrais de mon mal près de toi me guérir,
Enfant qui sais aimer sans jamais être amante, Ange qui n'es qu'une âme et
n'as rien qui tourmente, Pourquoi suis-je trop jeune encor pour te chérir ?

I\$0 I.B8 80I.ITCDB8. JALOUX DU PRINTEMPS Ues saisons la
plus désirée Et la plus rapide^ ô Printemps^ Qu'elle m'est longue ta durée !
Tu possèdes mon adorée, Et je Pattends ! Ton azur ne me sourit guère^ C'est
en hiver que je la Yoïs ; Et cette douceur éphémère Je ne l'ai dans l'année
entière Rien qu'une fois. Mon bonheur n'est qu'une étincelle Volée au bal
dans un coup d'œil : L'hiver passe, et je vis sans elle; C'est pourquoi, fête
universelle^ Tu m'es un deuil.

POÉSIES. 151 J'ai peur de toi quand je la quitte : Je crains qu'une
fleur d'oranger, Tombant sur son cœur, ne l'invite A consulter la marguerite;
Et quel danger! Ce cœur qui ne sait rien encore, Couvé par tes tendres
chaleurs, Devine et preissent son aurore ; Il s'ouvre à toi qui fais éclore
Toutes les fleurs. Ton souffle Tétonne, elle écoute Les conseils embaumés
de l'air ; C'est l'air de Mai que je redoute, Je sens que je la perdrai toute
Avant l'hiver. ^

I\$a LES SOLITUDES.* L'UNE D'ELLES Les grands
appartements qu'elle habite l'hiver Sont tièdes. Aux plafonds, légers comme
l'éther, Planent d'amoureuses peintures. Nul bruit ; partout les voix, les pas
sont assoupis Par la laine opulente et molle des tapis Et l'ample velours des
tentures. Aux fenêtres, dehors, la grêle a beau sévir, Sous ses balles de glace
à peine on sent frémir L'épais vitrail qui les renvoie; Et la neige et le givre
aux glaciales fleurs Restent voilés aux yeux sous les chaudes couleurs Des
longs rideaux brochés de soie. Là, dans de vieux tableaux, le ciel vénitien
Prête au soleil de France un efiBuve du sien, Et sur la haute cheminée, Dans
des vases ravis en Grèce à des autels,

POESIES. 153 Des lis renouvelés qu'on dirait immortels Ne font
qu'un printemps de l'année. Sa chambre est toute bleue et suave ; on y sent
Le vestige embaumé de quelque œillet absent Dont Pair a gardé la mémoire
; Ses genoux, pour prier, posent sur du satin, Et ses aïeux tenaient d'un
maître florentin Son crucifix de vieil ivoire. Elle peut, lasse enfin des salons
sommptueux. Goûter de son boudoir le jour voluptueux Oû sommeille un
vague mystère ; Et là ses yeux levés rencontrent up Watteau, Oû de sveltes
amants, un pied sur le bateau. Vont appareiller pour Cythère. L'hiver passe,
elle émigré en sa villa d'été. Elle y trouve le ciel, l'immense aménité Des
monts, des vallons et des plaines; Depuis les dahlias qui bordent la maison
Jusques au dernier flot des blés à l'horizon, Elle ne voit que ses domaines.
20

■ 54 ^^* 80I.ITUDEC. Fait c'est la promenade ea barque sur les lacs ; La sieste à Pombre au fond des paresseux hamacs ; La course aux prés en jupes blanches, Et le roulement doux des calèches au bois, Et le galop, voilette au front, badine aux doigts^ Sous le mobile arceau des branches; Et, par les midis lourds^ les délices du bain : Deux jets purs inondant la vasque dont sa main Tourne à son gré les cols de cygnes, Et le charme du frais^ suave abattement Oii, rêveuse, elle voit sous Teau, presque en dormant, De son beau corps trembler les lignes. Ainsi coulent ses jours, pareils aux jours heureux ; Mais un secret fardeau s'appesantit sur eux. Ils ne sont pas dignes d'envie. On lit dans son regard fiévreux ou somnolent. Dans son rare sourire et dans son geste lent Le dégoût amer de la vie. Oh! quelle âme entendra sa pauvre âme crier? Quel sauveur magnanime et beau, quel chevalier Doit survenir à l'improviste^

POÉSIES. 15\$ Et l'enlever en croupe et remporter là-bas, Sous un
chaume enfoui dans l'herbe et les lilas. Loin, bien loin de ce luxe triste?
Personne. Elle dédaigne un criminel espoir, Et se plaît à languir, en proie à
son devoir. Morte sous ses parures neuves, Elle n'a pas d'amour, l'honneur le
lui défend Misérablement riche, elle n'a pas d'enfant. Elle est plus seule que
les veuves.

1^6 IBS SOLITUDES. LA PENSÉE U n soir, Yainca par le
labeur OÙ s'obstine le front de l'homme, Je m'assoupis, et dans mon somme
M'apparut un bouton de fleur. C'était cette fleur qu'on appelle Pensée; elle
voulait s'ouvrir, Et moi je m'en sentais mourir : Toute ma vie allait en elle.
Échange invisible et muet : A mesure que ses pétales Forçaient les ténèbres
natales, Ma force à moi diminuait. Et ses grands yeux de velours sombre Se
dépliaient si lentement. Qu'il me semblait que mon tourment Mesurât des
siècles sans nombre.

POésiBS. i\$7 « Vite, ô fleur^ l'espoir anxieux De te voir éclore
m'épuise ; Que ton regard s'achève et luise Fixe et profond dans tes beaux
yeux ! » Mais, à l'heure où de sa paupière Se déroulait le dernier pli, Moi, je
tombais enseveli Dans la nuit d'un sommeil de pierre.

I\$8 LES SOLITUDES. LA LYRE ET LES DOIGTS U ne Muse,
immobile et la tête penchée, Ne chantait plus ; la lyre en soupirait d'ennui,
Et, se plaignant aux doigts de n'être plus touchée, Disait: « Quelle torpeur
vous enchaîne aujourd'hui? » Je ne puis rien sans vous, réveillez-vous,
doigts roses, L'air est si lourd, j'ai peine à vous parler tout bas. Car mes
fibres sans vous, comme des lèvres closes, Amoncellent des voix qui ne
s'élèvent pas. n Abattez-vous sur moi, comme au vol du zéphyre On voit
dans les rayons tourbillonner les fleurs ; Arrachez-moi mon cri comme au
lin qu'on déchire, Ou sur moi lentement glissez comme des pleurs. « Sinon,
si par mépris vous me laissez oisive, Rendez ma double branche au front
carré des bœufs : De quel autre baiser voulez-vous que je vive Qu e du
baiser des doigts qui m'ont faite pour eux? »

poésiEs. i\$9 — 0 Lyre, que pouvons- nous? sommes-nous
Tharmonie? Est-ce nous le délire? est-ce nous la langueur? Et ne sentons-
nous pas, esclaves du génie, Tous nos frissons liés par le sommeil du cœur?
« Il est le dieu, la main subit sa fantaisie : Parfois il nous trahit sans nous
avoir lassés. Et parfois, sans pitié, sa longue frénésie Nous agite sanglants
dans les sept fils cassés ! « Implore-le toujours, quelques chants que tu
veuilles, Car nous les lui devons les chants que tu nous dois : Sans les brises
d'été plus de murmure aux feuilles. Sans les souffles du cœur plus
d'éloquence aux doigts. »

itfO LES SOLITUDES. MARS tin mars, qaand s'achèye PhWer,
Que la campagne renaissante Ressemble à la convalescente Dont le premier
sourire est cher; Quand Pazur tout frileux encore Est de neige éparse mêlé,
Et que midi, frais et voilé, Revêt une blancheur d'auror Quand Pair doux
dissout la torpeur Des eaux qui se changeaient en marbres ; Quand la feuille
aux pointes des arbres Suspend une verte vapeur; Et quand la femme est
deux fois belle^ Belle de la candeur du jour Et du réveil de notre amour Où
sa pudeur se renouvelle^

POÉSIES. 161 Oh ! ne devrais-je pas saisir Dans leur vol ces rares
journées Qui sont les matins des années Et la jeunesse du désir ! Mais je les
goûte avec tristesse. Tel un hibou, quand Paube luit, Roulant ses grands
yeux pleins de nuit, Craint la lumière qui les blesse ; Tel, sortant du deuil
hivernal, J'ouvre de grands yeux encore ivres Du songe obscur et vain des
livres, Et la nature me fait mal. ^ 2t

16a LES SOLITUDES. DAMNATION Le dimanche, au Salon,
pêle-mêle 8e rue Des bourgeois ébahis la bizarre cohue Qui s'en vient,
chaque année, à la foire des arts, Vainement amuser ses aveugles regards.
Ainsi devant le Beau, dont il ne s'émeut guère, L'obscur faiseur de gloire
appelé le vulgaire Va, la bouche béante et l'œil vide, pareil A des flots de
moutons bêlant vers le soleil. Là, cependant, un homme au front lourd de
pensée. Maigre, sous un manteau dont la trame est usée, Dans un coin du
jardin, debout, songe à l'écart. Les bras croisés, il fixe un douloureux regard
Sur les marbres dressés le long des plates-bandes. Le malheureux ! il sent
ses blessures plus grandes. Et plus épaisse l'ombre où ses maux l'ont fait
choir ; Car lui-même autrefois, maniant l'ébauchoir, Il eut les rêves blancs et
bleus du statuaire. Mais bientôt l'indigence a mis un froid suaire

PoésiES. I(S) Sur son ardent espoir et son haut idéal ; Et d'autres ont grandi dont il était rival. Les eût-il égalés? Peut-être. Mais qu'importe! O maîtres que la gloire incite et reconforte, Nés avec un front riche et des doigts inspirés, Ayez pitié de ceux qui vous ont admirés, Hélas! et tant aimés qu'ils ne pouvaient plus vivre Sans risquer l'aventure atroce de vous suivre. Maîtres, c'est en comptant leurs blessés et leurs morts Que le vulgaire apprend combien vous êtes forts. Cependant qu'aux pays sereins de l'harmonie Vous voguez largement sous le vent du génie, Ils tombent, les yeux pleins du ciel où vous planez. Sur le pavé brutal des artistes damnés. Celui-là comme vous a connu le délice D'arrondir savamment une poitrine lisse Sous la caresse lente et chaste de ses mains, De suivre avec respect des profils surhumains Pressentis dans le masque indécis de l'ébauche, Et nul n'a plus que lui, modelant le sein gauche, Frémi d'aise et d'orgueil en y sentant un cœur.

1^4 ^^* SOLITUDES. Mais à ce jeu des dieux il ne fut pas vainqueur ; Il n'avait rien : le pauvre a dû tuer Tartiste. Après l'heure d'ivresse il vient une heure triste^ Celle où la jeune épouse, au fond de Patelier, Soucieuse du pain que l'art fait oublier, Regarde tour à tour ses enfants qui pâlisent Et le bloc que les mains de leur père embellissent, Et, maudissant la glaise en sa stérilité, Songe au fumier fécond du champ qu'elle a quitté. Âh ! d'un travail sans fruit la cuisante amertume, Le sarcasme ignorant des critiques de plume, L'envie ou le dédain des rivaux de métier. Ces maux trempent le cœur et le laissent entier i Mais lire dans les yeux de la femme qu'on aime Un reproche muet où l'on sent un blasphème, Apprendre qu'on est fou, traître, et s'apercevoir Qu'en s'élevant on laisse à ses pieds son devoir ! Il a fui l'atelier. Le pauvre homme héroïque Compte l'argent d'un autre au fond d'une boutique. Son poing de créateur, fait pour le marbre altier. Trace des chiffres vils sur un obscur papier. Encore s'il pouvait, à force de descendre, S'abrutir, consumer son cœur jusqu'à la cendre,

poésiEs. i6\$ Et, bien mort, s'allonger dans sa tombe d'oubli ! Mais le feu qu'il étouffe est mal enseveli. Une pierre le suit qui veut être statue : S'il ne l'anime pas, c'est elle qui le tue. Sollicitant ses doigts par de lointains appels, Elle passe et prend forme en des songes cruels. Et la forme palpite et, vaguement parfaite, Murmure : « Tu m'as vue et tu ne m'as pas faite ! » A son heure elle vient comme un remords fatal, Et tout, jusqu'au comptoir, lui sert de piédestal. C'est elle! sa Vénus dans le chagrin rêvée, Qui tous les ans ici, belle, noble, achevée. L'entraîne, et, prenant place entre toutes ses sœurs. Dompte enfin l'œil jaloux et dur des connaisseurs. Elle triomphe ! et lui, l'univers le renomme, Il monte, il sent déjà, presque un dieu, plus qu'un homme, Le frisson glorieux des lauriers sur son front ! Mais l'extase est fragile et le réveil est prompt. Quelle chute profonde alors ! Comme il mesure Tout à coup, d'une vue impitoyable et sûre, Les degrés infinis de la gloire au néant ! Comme il se voit petit pour s'être vu géant ! Il pleure. Mais l'épouse, attentive et sévère,

166 LES SOLITUDES. Le voyant défaillir et songeant qu'elle est
mère, Vient, lui parle, le prend par la main, par l'habit, Le tire en le grondant
: « Je te Pavais bien dit : Te voilà pour un mois pâle et mélancolique ! m
Puis, par mainte raison banale et sans réplique Irritant Paiguillon de son
tourment divin. L'arrache à Fidéal comme l'ivrogne au vin. '^^ ^

poésiBS. 167 LA MER La mer pousse une vaste plainte, Se tord
et se roule avec bruit, Ainsi qu'une géante enceinte Qui, des grandes
douleurs atteinte, Ne pourrait pas donner son fruit. Et sa pleine rondeur se
lève Et s'abaisse avec désespoir. Mais elle a des lieues de trêve : Alors sous
l'azur elle rêve, Calme et lisse comme un miroir. Ses pieds caressent les
empires. Ses mains soutiennent les vaisseaux. Elle rit aux moindres
zéphyres, Et les cordages sont des lyres, Et les hunes sont des berceaux.

itfS X.E8 SOLITUDES. Elle dit au marin : u Pardonne Si mon
tourment te fait mourir; Hélas! je sens que je suis bonne, Mais je souffre et
ne vois personne D'assez fort pour me secourir! » Puis elle s'enfle encor, se
creuse Et gémit dans sa profondeur ; Telle, en sa force douloureuse, Une
grande âme malheureuse Qu'isole sa propre grandeur ! 1^

poésiEs. 169 LA GRANDE CHARTREUSE J 'ai vu, tels que des
morts réveillés par le glas, Les moines, lampe en main, se ranger en silence,
Puis pousser, comme un vol de corbeaux qui s'élance, Leurs noirs miserere
qui plaisent au cœur las. Le néant dans le clottre a sonné sous mes pas ; J'ai
connu la cellule, où le calme commence, D'où le monde nous semble une
mêlée immense Dont le vain dénoûment ne nous regarde pas. La blancheur
des grands murs m'a hanté comme un rêve; J'ai senti dans ma vie une
ineffable trêve; L'avant-goût du sépulcre a réjoui mes os. Mais, adieu! Le
soldat court où le canon gronde : Je retourne où j'entends la bataille du
monde, Sans pitié pour mon cœur affamé de repos. 21

I70 LES SOLITUDES EFFET DE NUIT Voyager seul est triste,
et j'ai passé la nuit Dans une étrange hôtellerie. A la plus vieille chambre un
enfant m'a conduit, De galerie en galerie Je me suis étendu sur un grand lit
carré Flanqué de lions héraldiques ; Un rideau blanc tombait à longs plis,
bigarré Du reflet des vitraux gothiques. J'étais là, recevant, muet et sans
bouger, Les philtres que la lune envoie, Quand j'ouïs un murmure, un
froissement léger, Comme fait l'ongle sur la soie ; Puis comme un battement
de fléaux sourds et prompts Dans des granges très-éloignées; Puis on eût
dit, plus près, le han des bûcherons Tour à tour lançant leurs cognées;

POESIES. 171 Puis un long roulement, un vaste branle-bas,
Pareil au bruit d'un char de tôle Attelé d'un dragon toujours fumant et las,
Qui souffle à chaque effort d'épaule. Puis soudain serpenta dans l'infini du
soir Un sifflement lugubre, intense, Comme le cri perçant d'une âme au
désespoir En fuite par le vide immense. Or, c'était un convoi que j'entendais
courir A toute vapeur dans la plaine. Il passa, laissant loin derrière lui
mourir Son fracas et sa rouge haleine. Le passage du monstre un moment
ébranla Les carreaux étroits des fenêtres. Fit geindre un clavecin poudreux
qui dormait là Et frémir des portraits d'ancêtres ; Sur la tapisserie Âctéon
tressaillit, Diane contracta les lèvres; Un plâtras détaché du haut du mur
faillit Briser l'horloge de vieux Sèvres.

179 KB8 SOLITUDES. Ce fut tout ; le silence aux voûtes du
plafond Replia lentement son aile. Et la nuit, arrachée à son rêve profond,
Se redrapa plus solennelle. Mais mon cœur remué ne se put assoupir.
J'écoutais toujours dans l'espace Cette course effrénée et ce strident soupir,
Image d'un siècle qui passe.

POÉSIES. 17) SILENCE ET NUIT DES BOIS Il est plus d'un
silence, il est plus d'une nuit, Car chaque solitude a son propre mystère :
Les bois ont donc aussi leur façon de se taire Et d'être obscurs aux yeux que
le rêve y conduit. On sent dans leur silence errer l'âme du bruit, Et dans leur
nuit filtrer des sables de lumière. Leur mystère est vivant : chaque homme à
sa manière Selon ses souvenirs l'éprouve et le traduit. La nuit des bois fait
naître une aube de pensées, Et, favorable au vol des strophes cadencées.
Leur silence est ailé comme un oiseau qui dort. Et le cœur dans les bois se
donne sans effort : Leur nuit rend plus profonds les regards qu'on y lance.
Et les aveux d'amour se font de leur silence.

174 ^B' SOtXTUDES. LA COLOMBE ET LE LIS Femme, cette
colombe au col rose et mouvant, Que ta bouche entr'ouverte baise. Ne
Pavait pas sentie humecter si souvent Son bec léger qui vibre d'aise. Elle
n'avait jamais reçu de toi tout bas Les noms émus que tu lui donnes, Ni
jamais de tes doigts, à Theure des repas, Vu pleuvoir des graines si bonnes.
Elle n'avait jamais senti ton cœur frémir Au vivant toucher de son aile, Ni
ses plumes trembler sous ton jeune soupir, Ni tes larmes rouler sur elle. Tu
la laissais languir captive dans l'osier, Et vainement d'un sanglot tendre.
D'un sanglot suppliant elle enflait son gosier, Tu ne daignais jamais
l'entendre.

POESIES. 17S Jamais les fleurs da vase où rêve le printemps Ne
furent si bien arrosées, Jamais, sur le lis pur et grave, si longtemps Tes
lèvres ne s'étaient posées. Quel ancien souvenir ou quel récent amour, Quel
berceau, femme, ou quelle tombe, A fait naître en ton cœur ce suprême
retour Vers ton lis et vers ta colombe? :f> -S'

1^6 LES SOLITUDES. LE PEUPLE S'AMUSE Le poète naïf,
qui pense avant d'écrire. S'étonne, en ce temps-ci, des choses qui font rire
Au théâtre parfois il se tourne, et, voyant La gaité des badauds qui va se
déployant, Pour un plat calembour, des loges au parterre, Il se sent tout à
coup tellement solitaire, Parmi ces gros rieurs au ventre épanoui, Que, le
front lourd et l'œil tristement ébloui, Il s'esquive, s'il peut, sans attendre la
toile. Enfin libre il respire, et, d'étoile en étoile, Dans l'azur sombre et vaste
il laisse errer ses yeux. Âh! quand on sort de là, comme la nuit plaît -mieux!
Qu'il fait bon regarder la Seine lente et noire En silence rouler sous les
vieux ponts sa moire. Et les reflets tremblants des feux traîner sur l'eau,
Comme les pleurs d'argent sur le drap d'un tombeau 1 Ce deuil fait oublier
ces rires qu'on abhorre. Hélas! où donc la joie est-elle saine encore? Quel
vice a donc en nous gâté le sang gaulois ?

POÉSIES. 177 Quand rirons-nous le rire honnête d'autrefois ? Ce ne sont aujourd'hui qu'absurdes bacchanales ; Farces au masque impur sur des planches banales ; Vil patois qui se fraye impudemment accès Parmi le peuple illustre et cher des mots français ; Couplets dont les refrains changent la bouche en gueule ; Romans hideux, miroirs de Pabjection seule ; Commérage où le fiel assaisonne des riens ; Feuilletons à voleurs, drames à galériens. Funestes aux cœurs droits qui battent sous les blouses ; Vaudevilles qui font, corrupteurs des épouses, Un ridicule impie à l'affront des maris ; Spectacles où la chair des femmes, mise à prix, Comme aux crocs de Pétaï exhibée en guirlande. Allèche savamment la luxure gourmande; Parades à décors dont les fables sans art N'esquivent le sifflet qu'en soulant le regard ; Coups d'archet polissons sur la lyre d'Homère; Et tous les jeux maudits d'un amour éphémère Qui va se dégradant du caprice au métier : Voilà ce qui ravit un peuple tout entier ! O Bêtise, éternel veau d'or des multitudes, Toi dont le culte aisé les plie aux servitudes, «3

178 LES SOLITUDES. Et complice da joag les y soumet saos
brnit^ Monstre cher à la force et par la ruse instruit Â bafouer la libre et
séryère pensée, Règne ! mais à ton tour, brute, qu'à la risée, Au comique
mépris tu serves de jouet ! Que sur toi le bon sens fasse claquer son fouet.
Qu'il se lève, implacable à son tour, et qu'il rie. Et qu'il raille à son tour
l'inepte raillerie, Et qu'il fasse au soleil luire en leur nudité Ta grotesque
laideur et ta stupidité. Molière, dresse-toi! Debout, Aristophane! Allons !
faites entendre au vulgaire profane L'hymne de l'idéal au fond du rire amer.
Du grand rire où, pareil au cliquetis du fer. Sonne le choc rapide et franc des
pensers justes, Du beau rire qui sied aux poitrines robustes, Vengeur de la
sagesse, héroïque moqueur. Où vibre la jeunesse immortelle du cœur !

POÉSIES. 179 DECEPTION U ne eau croupie est un miroir Plus
fidèle encor qu'une eau pure, Et rimage la transfigure, Prêtant ses couleurs
au fond noir. Aurore, colombe et nuée, Y réfléchissent leur candeur. Et du
firmament la grandeur N'y semble pas diminuée. A fleur de ce cloaque épais
Les couleuvres et les sangsues, Mille bêtes inaperçues Rôdent sans en
troubler là paix. Le reflet d'en haut les recouvre Et le jeu trompeur du rayon
Donne au regard Pillusion D'un grand vallon d'azur qui s'ouvre.

180 LES SOLITUDES. À travers ces monstres hideux Le ciel lait
sans rides ni voiles, Il les change tous en étoiles Et s'arrondit au-dessous
d'eux. Mais la bouche qui veut se tendre Vers étoile pour s'y poser Sent au-
devant de son baiser Surgir un monstre pour le prendre. Tel se reflète l'Idéal
Dans les yeux d'une amante infâme, Et telle, en y plongeant, notre âme N'y
sent de réel que le mal. ■^^ ^

POÉSIES. 181 COMBATS INTIMES Oeras-tu de l'amoar

Péternelle pâture ? A quoi te sert la volonté, Si ce n'est point, ô cœur, pour vaincre ta torture, Et dans la paix enfin, plus fort que la nature, T'asseoir sur le désir dompté ; Ainsi qu'un bestiaire, après la lutte, règne Sur son tigre qui s'est rendu, Et s'assied sur la bête, et, de son poing qui saigne La courbant jusqu'à terre, exige qu'elle craigne Alors même qu'elle a mordu ? Et comme ce dompteur, seul au fond de la cage, Ne cherche qu'en soi son appui, Car nul dans ce péril avec lui ne s'engage Et nul ne sait parler le tacite langage Que le monstre parle avec lui.

18a LES SOLITUDES. Ainsi, dans les combats que le désir te livre, Ne compte sar personne, ô cœur ! N'attends pas, sous la dent, qu'un autre te délivre : Tu luttas quelque part où nul ne te peut suivre, Toujours seul, victime ou vainqueur.

POÉSIES. 18j COUPLES MAUDITS Les criminels parfois ne
sont pas les méchants, Mais ceux qai n'ont jamais pu connaître en leur vie
Ni le libre bonheur des bêtes dans les champs, Ni la sécurité de la règle
suivie. Que d'amours ténébreux sans lit et sans foyer, Que de coussins
foulés en hâte dans les bouges, Que de fiacres errants honteux de déployer
Par des jours sans soleil leurs sales rideaux rouges ! Tous ces couples
maudits, affolés de désir. Après l'atroce attente (ô la pire des fièvres !)
Dévorent avec rage un lambeau de plaisir Que le moindre hasard dispute au
feu des lèvres ; Car tous ont attendu de longs jours, de longs mois, Pour ne
faire, un instant, qu'une chair et qu'une âme, Au milieu des terreurs, sous
l'œil fixe des lois, Dans un baiser qui pleure et cependant infâme...

184 LES SOLITUDES. SOUPIR INe jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer, Mais, fidèle, toujours l'attendre, Toujours
l'aimer. Ouvrir les bras et, las d'attendre. Sur le néant les refermer. Mais
encor toujours les lui tendre, Toujours l'aimer. Ah ! ne pouvoir que les lui
tendre, Et dans les pleurs se consumer. Mais ces pleurs toujours les
répandre. Toujours l'aimer. Ne jamais la voir ni l'entendre, Ne jamais tout
haut la nommer, Mais d'un amour toujours plus tendre Toujours l'aimer.

POÉSIES. 185 LE DERNIER ADIEU vJuand l'être cher vient
d'expirer. On sent obscurément la perte, On ne peut pas encor pleurer : La
mort présente déconcerte ; Et ni le lugubre drap noir, Ni le Dies irai
farouche, Ne donnent forme au désespoir : La stupeur clôt Pâme et la
bouche. Incrédule à son propre deuil, On regarde au fond de la tombe, Sans
rien comprendre à ce cercueil Sonnant sous la terre qui tombe. C'est aux
premiers regards portés. En famille, autour de la table, Sur les sièges plus
écartés. Que se fait l'adieu véritable. «4

186 LES SOLITUDES. LES CARESSES Les caresses ne sont que
d'inquiets transports, Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps. Vous êtes séparés et seuls
comme les morts, Misérables vivants que le baiser tourmente ! O femme,
vainement tu serres dans tes bras Tes enfants, vrais lambeaux de ta plus
pure essence : Ils ne sont plus toi-même, ils sont eux, les ingrats ! Et jamais,
plus jamais, tu ne les reprendras. Tu leur as dit adieu le jour de leur
naissance. Et tu pleures ta mère, ô fils, en Pembrassant ; Regrettant que ta
vie aujourd'hui t'appartienne, Tu fais pour la lui rendre un efiFort
impuissant : Va, ta chair ne peut plus redevenir son sang, Sa force ta santé,
ni sa vertu la tienne.

POÉSIES. 187 Amis, pour voas aussi l'embrassement est vain,
Vains les regards profonds, vaines les mains pressées Jusqu'à Pâme on ne
peut s'ouvrir un droit chemin, On ne peut mettre, hélas! tout le cœur dans la
main. Ni dans le fond des yeux l'infini des pensées. Et vous, plus
malheureux en vos tendres langueurs Par de plus grands désirs et des
formes plus belles, Amants que le baiser force à crier : « Je meurs ! » Vos
bras sont las avant d'avoir mêlé vos cœurs. Et vos lèvres n'ont pu que se
brûler entre elles. Les caresses ne sont que d'inquiets transports| Infructueux
essais d'un pauvre amour qui tente L'impossible union des âmes par les
corps. Vous êtes séparés et seuls comme les morts. Misérables vivants que
le baiser tourmente.

188 LES SOLITUDES. LA VIEILLESSE Viennent les ans!

J'aspire à cet âge sauveur Où mon sang coulera plus sage dans mes veines,
Où, les plaisirs pour moi n'ayant plus de saveur, Je vivrai doucement avec
mes vieilles peines. Quand l'amour, désormais affranchi du baiser, Ne me
brûlera plus de sa fièvre mauvaise Et n'aura plus en moi d'avenir à briser.
Que je m'en donnerai de tendresse à mon aise ! Bienheureux les enfants
venus sur mon chemin : Je saurai transporter dans les buissons l'école;
Heureux les jeunes gens dont je prendrai la main : S'ils aiment, je saurai
comment on les console. Et je ne dirai pas : « C'était mieux de mon temps.
» Car le mieux d'autrefois c'était notre jeunesse; Mais je m'approcherai des
âmes de vingt ans Pour qu'un peu de chaleur en mon âme renaisse ;

POéaiBS 189 Pour vieillir sans déchoir, ne jamais oublier Ce que
j'aurai senti dans Page où le cœur vibre, Le beau, l'honneur, le droit qui ne
sait pas plier. Et jusques au tombeau penser en homme libre. Et vous, oh !
quel poignard de ma poitrine ôté ! Femmes, quand du désir il n'y sera plus
traces. Et qu'alors je pourrai ne voir dans la beauté Que le dépôt en vous du
moule pur des races. Puissé-je ainsi m'asseoir au faite de mes jours Et
contempler la vie, exempt enfin d'épreuves, Comme du haut des monts on
voit les grands détours Et les plis tourmentés des routes et des fleuves !

ipO X.Et 80LITDOE8. L'AGONIE Vous qui m'aiderez dans mon
agonie^ Ne me dites rien ; Faites que j'entende un peu d'harmonie, Et je
mourrai bieu. La musique apaise, enchante et délie Des choses d'en bas :
Bercez ma douleur, je vous en supplie. Ne lui parlez pas. Je suis las des
mots, je suis las d'entendre Ce qui peut mentir ; J'aime mieux les sons qu'au
lieu de comprendre Je n'ai qu'à sentir : Une mélodie où l'ftme se plonge Et
qui sans effort Me fera passer du délire au songe. Du songe à la mort.

POESIES. 191 Vous qui m'aiderez dans mon agonie, Ne me dites rien. Pour allégement un peu d'harmonie Me fera grand bien. Vous irez chercher ma pauvre nourrice, Qui mène un troupeau, Et vous lui direz que c'est mon caprice, Au bord du tombeau. D'entendre chanter, tout bas, de sa boache, Un air d'autrefois, Simple et monotone, un doux air qui touche Avec peu de voix. Vous la trouverez : les gens des chaumières Vivent très-longtemps, Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères Plusieurs fois vingt ans. Vous nous laisserez tous les deux ensemble, Nos cœurs s'uniront ; Elle chantera d'un accent qui tremble, La main sur mon front.

ipS LBS SOLITUDES. Lors elle sera peut-être la seule Qui
m'aime toujours, Et je m'en irai dans son chant d'aïeule Vers mes premiers
jours, Pour ne pas sentir, à ma dernière heure, Que mon cœur se fend^ Pour
ne plus penser, pour que l'homme meure Comme est né l'enfant. Vous qui
m'aidez dans mon agonie, Ne me dites rien; Faites que j'entende un peu
d'harmonie. Et je mourrai bien.

P0E8IBS. 193 DE LOIN JL/u bonheur qaMls rêvaient toujours
pur et nouveau Les couples exaucés ne jouissent qu'une heure ; Moins ému,
leur baiser ne sourit ni ne pleure ; Le nid de leur tendresse en devient le
tombeau. Puisque Vœi\ assouvi se fatigue du beau^ Que la lèvre en jurant
un long culte se leurre, Que des printemps d'amour le lis, dès qu'on
l'effleure, Où vont les autres lis va lambeau par lambeau, J'accepte le
tourment de vivre éloigné d'elle. Mon hommage muet, mais aussi plus
fidèle, D'aucune lassitude en mon cœur n'est puni; Posant sur sa beauté mon
respect comme un voile. Je l'aime sans désir, comme on aime une étoile,
Avec le sentiment qu'elle est à Pinfini. *S

194 "B* •UX.ITUDBS. LE MISSEL Uans ua missel datant du roi François premier , Dont la rouille des ans a jauni le papier, Et dont les doigts dévots ont usé l'armoirie, Livre mignon, vêtu d'argent sur parchemin, L'un de ces fins travaux d'ancienne orfèvrerie, Où se sentent l'audace et la peur de la main. J'ai trouvé cette fleur flétrie. On voit qu'elle est très-vieille au vélin traversé Par sa profonde empreinte où la sève a percé. Il se pourrait qu'elle eût trois cents ans ; mais n'importe, Elle n'a rien perdu qu'un peu de vermillon. Fard qu'elle eût vu tomber même avant d'être morte, Qui ne brille qu'un jour, et que le papillon En passant d'un coup d'aile emporte. Elle n'a pas perdu de son cœur un pistil. Ni du frêle tissu de sa corolle un fil ; La page ondule encore où sécha la rosée

POÉSIES. X9S De son dernier matin, mêlée à d'autres pleurs ; La
Mort en la cueillant Va, seulement baisée, Et, soigneuse, n'a fait qu'éteindre
ses couleurs, Mais ne l'a pas décomposée. Une mélancolique et subtile
senteur, Pareille au souvenir qui monte avec lenteur, L'arôme du secret dans
les cassettes closes. Révèle l'âge ancien de ce mystique herbier; Il semble
que les jours se parfument des choses, Et qu'un passé d'amour ait l'odeur
d'un sentier Où le vent balaya des roses. Et peut-être, dans l'air sombre et
léger du soir. Un cœur, comme une flamme, autour du vieux fermoir,
S'efforce, en palpitant, de se frayer passage ; Et chaque soir peut-être il
attend V Angélus, Dans l'espoir qu'une main viendra tourner la page Et qu'il
pourra savoir si rien ne reste plus De la fleur qui fut son hommage. Eh bien
! rassure-toi, chevalier qui partais Pour combattre à Pavie et ne revins
jamais. On page qai tout bas, aimant comme on adore,

ip5 IES SOLITODES. Fis un aveu d'amour d'un Ave Maria, Cette
fleur qui mourut sous des yeux qqe j'ignore, Depuis les trois cents ans
qu'elle repose là. Où tu l'as mise elle est encore.

poésies. 17 LES VIEILLES MAISONS Je n'aime pas les
maisons neuves, Leur visage est indifférent ; Les anciennes ont l'air de
veuves Qui se souviennent en pleurant. Les lézardes de leur vieux plâtre
Semblent les rides d'un vieillard ; Leurs vitres au reiiet verdâtre Ont comme
un triste et bon regard ! Leurs portes sont hospitalières, Car ces barrières
ont vieilli ; Leurs murailles sont familières A force d'avoir accueilli. Les
clefs s'y rouillent aux serrures. Car les cœurs n'ont plus de secrets ; Le temps
y ternit les dorures, Mais fait ressembler les portraits.

IpS LES •OX.lTVDBt. Des voix chères dorment en elles, Et dans
les rideaux des grands lits Un souffle d'âmes paternelles Remue encor les
anciens plis. J'aime les âtres noirs de suie. D'où l'on entend bruire en l'air
Les hirondelles ou la pluie Avec le printemps ou l'hiver; Les escaliers que le
pied monte Par des degrés larges et bas Dont il connaît si bien le compte.
Les ayant creusés de ses pas; Le toit dont fléchissent les pentes ; Le grenier
aux ais yermoulus, Qui fait rSver sous ses charpentes A des forêts qui ne
sont plus. J'aime surtout, dans la grand'salle Où la famille a son foyer, La
poutre unique, transversalle, Ponant le logis tout entier.

POESIES. 199 Immobile et laborieuse, Elle soutient comme
autrefois La race inquiète et rieuse Qui se fie encore à son bois. Elle ne
rompt pas sous la charge, Bien que déjà ses flancs ouverts Sentent leur
blessure plus large Et soient tout criblés par les vers ; Par une force qu'on
ignore, Rassemblant ses derniers morceaux, Le chêne au grand cœur tient
encore Sous la cadence des berceaux; Mais les enfants croissent en âge.
Déjà lapoutre plie un peu ; Elle cédera davantage, Les ingrats la mettront au
feu... Et, quand ils l'auront consumée. Le souvenir de son bienfait
S'envolera dans sa fumée. Elle aura péri tout à fait,

aOO tES SOLlTUOBS. Dans tes restes de toutes sortes Éparse
soas mille autres noms ; Bien morte, car les choses mortes Ne laissent pas
de rejetons. Comme les servante; usées S'éteignent dans risolement. Les
choses tombent méprisées Et finissent entièrement. Cest pourquoi, lorsqu'on
livre aux flammes Les débris des vieilles maisons. Le rêveur sent brûler des
âmes Dans les bleus éclairs des tisons.

POE8IE3. 20I LE VOLUBILIS 1 oî qui m'entends sans peur te
parler de la mort, Parce qae ton espoir te promet qu'elle endort, Et que le
court sommeil commencé dans son ombre S'achève au clair pays des étoiles
sans nombre, Reçois mon dernier vœu pour le jour où j'irai Tenter seul,
avant toi, si ton espoir dit vrai. Ne cultive au-dessus de mes paupières
closes Ni de grands dahlias, ni d'orgueilleuses roses, Ni de rigides lis : ces
fleurs montent trop haut. Ce ne sont pas des fleurs si fières qu'il me fiut.
Car je ne sentirais de ces roides voisines Que le tâtonnement funèbre des
racines. Au lieu des dahlias, des roses et des lis. Transplante près de moi le
gai volubilis Qui, familier, grimpant le long du vert treillage Pour denteler
l'azur où ton âme voyage, 26

aOa LES SOLITUDES. Forme de ta beauté le cadre habituel Et
fiût de ta fenêtre un jardin dans le ciel Voilà le compagnon que je veux à ma
cendre : Flexible, il saura bien jusque vers moi descendre. Quand tu Fauras
baisé, chérie, en me nommant, Par quelque étroite fente il Tiendra
doucement. Messenger de ton cœur, dans ma suprême couche, Fleurir de ton
espoir le néant de ma bouche.

POESIES. 20J MIDI AU VILLAGE JNuI troupeau n'erre ni ne
broute; Le berger s'allonge à l'écart. La poussière dort sur la route, Le
charretier sur le brancard. Le forgeron dort dans la forge ; Le maçon s'étend
sur un banc ; Le boucher ronfle à pleine gorge, Les bras rouges encor de
sang. La guêpe rôde au bord des jattes ; Les ramiers couvrent les pignons;
Et, la gueule entre les deux pattes, Le dogue a des rêves grognons. Les
lavandières babillardes Se taisent. Non loin du lavoir. En plein azur, sèchent
les hardes D'une blancheur blessante à voir.

SI04 L'S 8OLIT0DBS. La f  rale    peine sunreille Les écoliers
inattentifs; Le murmure épars d'une abeille Se m  le aux alphabets
plaintifs... Un vent chaud traîne ses écharpes Sur les grands blés lourds de
sommeil^ Et les mouches se font des harpes Avec des rayons de soleil.
Immobiles devant les portes, Sur la pierre des seuils étroits, Les   ieules
semblent des mortes Avec leurs quenouilles aux doigts. C'est alors que de la
fenêtre S'entendent, tout en parlant bas, Plus libres qu'   minuit peut-être,
Les amants, qui ne dorment pas.

POESIES. a05 CORPS ET AMES tleureuses les lèvres de chair !
Leurs baisers se peuvent répondre ; Et les poitrines pleines d'air ! Leurs
sopirs se peuvent confondre. Heureux les cœurs, les cœurs de sang! Leurs
battements peuvent s'entendre ; Et les bras! ils peuvent se tendre^ Se
posséder en s'enlaçant. Heureux aussi les doigts ! ils touchent ; Les yeux! ils
voient. Heureux les corps! Ils ont la paix quand ils se couchent. Et le néant
quand ils sont morts. Mais, oh! bien à plaindre les âmes! Elles ne se
touchent jamais : Elles ressemblent à des flammes Ardentes sous un verre
épais. k"T\

SOf LBS SOLITUDES. De leurs prisons mal transparentes Ces
flammas ont beaa s'appeler, Elles se sentent bien parentes, Mais ne peuvent
pas se mêler. On dit qu'elles sont immortelles; Ah ! mieux leur vaudrait
vivre an foor, Mais s'unir enfin!.*, dussent-elles S'éteindre en épuisant
l'amour!

POESIES. " 207 LE RÉVEIL Oi tu m'appartenais (faisons ce rêve étrange!), Je voudrais avant toi m'éveiller le matin Pour m'accouder longtemps près de ton sommeil d'ange, Égal et murmurant comme un ruisseau lointain. J'irais à pas discrets cueillir de Péglantine, Et, patient, rempli d'un silence joyeux, J'entr'ouvrirais tes mains, qui gardent ta poitrine. Pour y glisser mes fleurs en te baisant les yeux. Et tes yeo^x étonnés reconnaîtraient la terre Dans les choses où Dieu mit le plus de douceur, Puis tourneraient vers moi leur naissante lumière. Tout pleins de mon offrande et tout pleins de ton cœur. Oh I.comprends ce qu'il souffre et sens bien comme il aime. Celui qui poserait, au lever du soleil^ Un bouquet, invisible encor, sur ton sein même. Pour placer ton bonheur plus près de ton réveil.

a08 LES SOLITUDES. LE PREMIER DEUIL tn ce temps-là, je
me rappelle Qae je ne pouvais concevoir Pourquoi, se pouvant faire belle,
Ma mère était toujours en noir. Quand s'ouvrait le bahut plein d'ombre,
J'éprouvais un vague souci De voir près d'une robe sombre Pendre un long
voile sombre aussi. Le linge, radieux naguère. D'un feston noir était ourlé :
Tout ce qu'alors portait ma mère, Sa tristesse l'avait scellé. Sourdement et
sans qu'on y pense, Le noir descend des yeux au cœur; Il me révélait
quelque absence D'une interminable longueur.

POÉSIES. 209 Quand je courais sur les pelouses Où les enfants
mêlaient leurs jeux, J'admirais leurs joyeuses blouses, Dont j'enviais les
carreaux bleus ; Car déjà la douleur sacrée M'avait posé son crêpe noir,
Déjà je portais sa livrée : J'étais en deuil sans le savoir. 2^

310 LB8 SOLITUDBT. LA CHANSON DES METIERS V^eaz qui
tiennent le soc) la truelle on la lime, Sont plus heureux que vous, enfants de
l'art sublime ! Chaque jour les vient secourir Dans leurs quotidiennes
misères; Mais vous, les travailleurs pensifs, aux mains légères, Vos
ouvrages vous font mourir. L'austère paysan laboure pour les autres. Et ses
rudes travaux sont pires que les vôtres ; Mais il retient pour se nourrir Sa
part des gerbes étrangères; Vous qui chantez, tressant des guirlandes
légères. Les moissons vous laissent mourir. Le rouge forgeron, dans la nuit
de sa forge, Sue au brasier brûlant qui lui sèche la gorge; Mais il boit, sans
les voir tarir, Les petits vins dans les gros verres ;

POESIES. 211 Et vous qui ciselez l'or des coupes légères, Les
celliers vous laissent mourir. Le pâle tisserand, courbé devant ses toiles. Ne
contemple jamais l'azur ni les étoiles; Mais il parvient à se couvrir, La
froidure neTatteint guères; Vous qui tramez le rêve en dentelles légères, Les
longs hivers vous font mourir. L'audacieux maçon qui d'étage en étage
Suspend sa vie au mince et frêle échafaudage A bien des dangers à courir,
Mais ses fils auront des chaumières ; Vous qui dressez vers Dieu des
échelles légères, Sans foyer vous devez mourir. Tous vaincus, mais en paix
avec la destinée, Aux approches du soir, la tâche terminée, Reviennent
aimer sans souffrir Près des robustes ménagères ; Vous qui poursuivez Pâme
aux caresses légères, Les tendresses vous font mourir.

9ia LBS tOLITUDES. LE SIGNE On dit que les désirs des mères,
Pendant qu'elles portent l'enfant^ Fassent-ils d'étranges chimères^ Le
marquent d'un signe vivant^ Que ce stigmaté est une image De l'objet
qu'elles ont rêvé, Qu'il croît et s'incruste avec l'âge^ Qu'il ne peut pas être
lavé ! Et le vœu, bizarre ou sublime^ Formé dès avant le berceau. Comme
dans la chair il s'imprime. Peut marquer l'âme de son sceau. Quel fut donc
ton cruel caprice Le jour où tu conçus mon cœur, O toi, pourtant ma
bienfaitrice, Et qui m'as légué ta douleur?

POÉSIES. 211 Quand tu m'aimais sans me connaître, Pâle et déjà
ma mère un peu, Un nuage voguait peut-être Comme une Ile blanche au ciel
bleu ; Et n'as-tu pas dit : v Qu'on m'y mène! C'est là que je veux demeurer !
» L'oasis était surhumaine, Et l'infini t'a fait pleurer. Tu crias : « Des ailes,
des ailes ! » Te soulevant pour défaillir... Et ces heures-là furent celles Où tu
m'as senti tressaillir. De là vient que toute ma vie, Halluciné, faible,
incertain, Je traîne l'incurable envie De quelque paradis lointain...

ai4 LBt «OLITUDBt. DERNIERE SOLITUDE JL)ans cette
mascarade immense des vivants Nal ne parle à son gré ni ne marche à sa
guise; Faite pour révéler, la parole déguise, Et la face n'est plus qu'un
masque aux traits savants. Mais vient Pheure où le corps, infidèle ministre,
Ne prête plus. son geste à Tâme éparse au loin, Et, tombant tout à coup dans
un repos sinistre, Cesse d'être complice et demeure témoin. Alors Pobscur
essaim des arrière-pensées Qu'avait su refouler la force du vouloir Se lève
et plane au front comme un nuage noir Où gtt le vrai motif des œuvres
commencées. Le cœur monte au visage, où les plis anxieux Ne se
confondent plus aux lignes du sourire; Le regard ne peut plus faire mentir
les yeux, Et ce qu'on n'a pas dit vient aux lèvres s'écrire

POESIES. 21\$ C'est rheure des avenx. Le cadavre ingénu Garde
du soufBe absent une empreinte suprême, Et rhomme, malgré lui
redevenant lui-même, Devient un étranger pour ceux qui Pont connu. Le
rire des plus gais se détend et s'attriste, Les plus graves parfois prennent des
traits rians; Chacun meurt comme il est, sincère à l'improviste : C'est la
candeur des morts qui les rend effrayants.

IMPRESSIONS DE LA GUERRE a8

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^

IMPRESSIONS DE LA GUERRE FLEURS DE SANG r endant
que nous faisons la guerre, Le soleil a fait le printemps ; Des fleurs
s'élèvent où naguère S'entre-tuaient les combattants. Malgré les morts
qu'elles recouvrent. Malgré cet effroyable engrais, Voici leurs calices qui
s'ouvrent, Comme Tan dernier, purs et frais. Comment a bleui la pervenche
? Comment le lis renatt-il blanc,

220 IMPRSttIOfS DB Là. GUSaaB. Et la margaerite encor
blanche^ Qnand la terre a bu tant de sang ? Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain^ Comment peuvent-elles éclore Sans une
tache de carmin? Leur semble-t-il pas que la honte Des vieux parterres
envahis Jusques à leur corolle monte Des entrailles de leur pays ? Sous nos
yeux l'étranger les caeiUe ; Pas une ne lui tient rigueur, Et, quand il passe,
ne s'effeuille Pour ne point sourire au vainqueur ; Pas une ne dit à l'abeille :
« Je suis cette fois sans parfum ! » Au papillon qui la réveille : « Cette fois
tu m'es importun ! » Pas une, en ces plaines fatales OÙ tomba plus d'un
pauvre enfant,

IMPRESSIONS DE LA OUBRR2. «SI N'a^ par pudeur, de ses
pétales Assombri l'éclat triomphant. De notre deuil tissant leur gloire, Elles
ne nous témoignent rien, Caries fleurs n'ont pas de mémoire, Nouvelles
dans un monde ancien. O fleurs, de vos tuniques neuves Refermez
tristement les plis. Ne vous sentez-vous pas les veuves Des jeunes cœurs
ensevelis? A nos malheurs indifférentes, Vous TOUS étalez sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes, Vous devriez pleurer nos morts.

333 IMPRESSIONS DE LA GOBRRE. REPENTIR J'aimais
froidement ma patrie. Au temps de la sécurité; De son grand renom mérité
J'étais fier sans idolâtrie. Je m'écriais avec Schiller : « Je suis un citoyen du
monde ; En tous lieux où la vie abonde, Le sol m'est doux et l'homme cher !
« Des plages où le jour se lève Aux pays du soleil couchant, Mon ennemi,
c'est le méchant, Mon drapeau, l'azur de mon rêve! « Où règne en paix le
droit vainqueur. Où l'art me sourit et m'appelle, Où la race est polie et belle,
Je naturalise mon cœur ;

IMPRESSIONS DE LA GUERRE. 23) « Mon compatriote, c'est l'homme ! » Naguère ainsi je dispersais Sur l'univers ce cœur français : J'en suis maintenant économe. J'oubliais que j'ai tout reçu, Mon foyer et tout ce qui m'aime, Mon pain, et mon idéal même, Du peuple dont je suis issu, Et que j'ai goûté dès l'enfance Dans les yeux qui m'ont caressé, Dans ceux mêmes qui m'ont blessé, L'enchantement du ciel de France ! Je ne l'avais pas bien senti ; Mais depuis nos sombres joarnéeS) De mes tendresses détournées Je me suis enfin repenti : Ces tendresses, je les ramène Étroitement sur mon pays, Sur les hommes que j'ai trahis Par amour de l'espèce humaine.

2*4 IMPRB8S10IIS DK LÀ. C U B a R E. Sur tous ceux dont le
lang coula Pour mes droits et pour mes chimères Si tons les hommes sont
mes frères, Qne me sont désormais ceux-là? Sur le pavé des grandes routes,
Dans les ravins, sur les talus, De ce sang qu*on ne lavait plus Je baiserais les
moindres gouttes ; Je ramasserais dans les tours Et les fossés des citadelles
Les miettes noires, mais fidèles, Du pain sans blé des derniers jours ; Dsns
nos champs défoncés encore, Pèlerin, je recueillerai. Ainsi qu'un monument
sacré, Le moindre lambeau tricolore ; Car je t'aime dans tes malheurs, O
France ! depuis cette guerre. En enfant, comme le vulgaire Qui sait mourir
pour tes couleurs ;

IMPKB88IOII8 9B LA QVSaaE. 32\$ J'aime avec lui tes vieilles
vignes, Ton soleil, ton sol admiré D'où nos ancêtres ont tiré Leur force et
leur génie insignes. Quand j'ai de tes clochers tremblants Vu les aigles
noires voisines, J'ai senti frémir les racines De ma vie entière en tes flancs.
Pris d'une piété jalouse Et navré d'un tardif remords, J'assume ma part de tes
torts; Et ta misère, je l'épouse. .^9

aa(S iMPaBtsiOMs de x.a cusaRE. LA MARE D'AUTEUIL J
eunes et vieux, ô vous, vengeurs de toutes sortes, Qui^ bravant la mitraille,
en avant des remparts, Tombez, sous un ciel froid, dans les plaines épars.
Frères, pardonnez-moi, si, voyant à nos portes. Là même où vous aussi les
voyiez autrefois. Tous ces arbres couchés parmi leurs feuilles mortes. J'ose
m'attendrir sur les bois. Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge.
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés, Surtout par la douceur des rêves
enchantés Qu'ils éveillaient dans l'âme en versant leur ombrage. Par leurs
sentiers étroits, leur sauvage gazon, Et la fraîche percée où comme un clair
mirage Reculait leur vague horizon. Là dormait une mare antique et
naturelle. Où, vers le piège lent des brusques hameçons. Montaient et se
croisaient des lueurs de poissons.

IMPRESSIONS DE LA OUEIYRE. 22/ OÙ mille insectes fins
venaient mirer leur aile; Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait. Si
sensible pourtant que le bout d'une ombrelle D'un bord à l'autre la plissait.
Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable. Hors de la terre, autour de
leurs énormes flancs, Leur racine saillante improvisait des bancs, Et vers
l'heure où, l'été, le poids du ciel accable. Leurs branches sur les yeux ivres
d'un vert sommeil Épandaient un feuillage au jour seul pénétrable, Comme
une tente en plein soleil. Leurs hôtes coutumiers, les enfants et les femmes.
Les rêveurs, les oiseaux, y coulaient l'heure en paix Sous la protection de
ces rameaux épais, Qui, pleins d'une odeur saine, et par leurs longues
trames Formant comme un grand luth toujours prêt à vibrer, Rendaient l'air
plus sonore au pur essor des gammes Et plus suave à respirer. On lisait
d'anciens noms de seigneur ou de pâtre Dans l'écorce gravés, et que dans
ses retours La sève agrandissait, mais effaçait toujours ;

2a8 IM^RBSIONS DE LA CUBRRE. Dans le tronc, restaaré toat
le long par du plâtre^ Ouyert et creux au bas, s'était accumulé Un poussier
noir, pareil à la cendre de l'âtre Oû des souvenirs ont brûlé. Ces lieux étaient
profonds : nous ne pouvons pas croire Que les chemins errants qui se
perdaient si loin, Les gros chênes et l'eau, tenaient tous dans ce coin. Quel
prestige éloignait leur limite illusoire? Et qui se rappelait, en y flânant jadis.
Que des hauts bastions Taustère promontoire Bornait si près ce paradis?
Jeunes et vieux, 6 vous, braves de toutes sortes, Au cri de la patrie en foule
rassemblés. Que la mitraille abat comme le vent les blés. Pardonnez, si,
ployant sous mes haines trop fortes, Je songe par faiblesse une dernière fois
A ces arbres couchés parmi leurs feuilles mortes, Si j'ose encore aimer les
bois. Les voilà donc à bas, ces géants séculaires. Les bras épars, tordus dans
l'immobilité^ Le faîte horizontal, ras et décapité ;

IMPRESSIONS DB LA OUBRS.B. 329 Sur leur entaille, on
compte aux couchés annulaires L'ample succession de leurs ans révolus Et
le temps qu'ont dormi dans l'horreur des suaires Ceux dont les noms ne
vivront plus. Ah ! peut-être, s'ils n'ont ni blessure qui saigne, Ces arbres, ni
douleur qu'attestent de longs cris, Peut-être ont-ils souffert^ outragés et
meurtris, Un tourment presque humain, digne aussi qu'on le plaigne ; Leur
ruine, barrière aux chevaux des vainqueurs. Inspire une pitié que la raison
dédaigne, Mais qui n'offense p

8)0 lMPaB88lOK8 DE LA. GtfZRRE. Tandis que sous nos mars
Taigle à la froide serre Amène ses pillards par les sentiers des loaps, Et qae
les autres bois font avec eux la gnerre, Ceux-là do moins la font pour nous.
Comme une vaste armée arrêtée en silence Écoute au loin rouler un galop
d'escadrons, Des arbres abattus les innombrables troncs Attendent,
menaçants, taillés en fer de lance; Les souches des plus gros siègent comme
un sénat Qui, dans un grand. péril, se recueille, et balance Les chances du
dernier combat. Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un bournier noir. On ne reviendra
plus à leur ombre s'asseoir : Les couples sont brisés, tous ceux qui s'aiment
pleurent; Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaaz; Plus de
nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et mear^ Comme les hommes, en
héros ! Jeunes et vieux, 6 vous, martyrs de toutes sortes, Qui, par une
mitraille invisible assaillis^ Tombez en maudissant l'épaisseur des taillis,

IMPRESSIONS DE LA GUERRE. SJ I Frères, pardonnez-moi,
si, voyant à nos portes, Comme un renfort venu de nos aïeux gaulois, Ces
vieux chênes couchés parmi leurs feuilles mortes, Je trouve un adieu pour
les bois.

9ja IMPRBSSIOHS DE hÂ. OUBR&B. LE RENOUVEAU L'air
souple enor^ tout sonore Do dernier canon qui s'est tu ; Le sol est tout
tremblant encore Des escadrons qui l'ont battu ; Il plane encore des fumées
Sur les monceaux de noirs débris ; Du piétinement des armées Les champs
sont encore meurtris ; Et déjà, comme les étoiles Perçant l'infini ténébreux,
Les amours écartent les voiles Qu'un deuil immense a mis sur eux. Les
amours purs, les amours graves Des fiancés et des époux, Accompagnaient
au feu les braves, Menacés par les mêmes coups ;

IMPRESSION DE LA OUE&&B. SJJ Il8 8'enfonçaient dan8 le8
mêlées. Invisibles, silencieux, Les lèvres par pudeur scellées, Et par respect
baissant les yeux ; Car, dans la commune détresse, Les jeunes gens, prêts à
périr. Refoulant toute leur tendresse, Ne brûlaient que de s'aguerrir ; Pour la
seule amante permise, La patrie, ils s'étaient levés. Laissant la femme, la
promise, On les aveux inachevés ; Il semblait que le mot « je t'aime ! » Sous
la douleur enseveli. Fût, devant le péril supr&ne, A jamais tombé dans
l'oubli. Mais voici qu'à l'espoir renaissent Les amours en secret constants;
Avec la tève ils reparaissent Aux ordres divins du printemps : 30

a)4 IMPRESSIONS DE LA GUBRAB. Levant leurs yeux encor humides Et des récentes peurs hagards. Ils cherchent, revenants timides, A croiser leurs anciens regards ; Et puisque les prés reverdissent, Que l'air s'embaume de lilas, Que l'oiseau chante, ils s'enhardissent, Ils s'appellent entr'eux tout bas. Plus d'm n'aura pas de réponse : De quelque fosse inculte sort L'écho seul du nom qu'il prononce ; Son compagnon sous l'herbe dort ; Sous l'herbe en hâte remuée, Il dort, perdu, ne recevant Que les pleurs froids de la nuée. Les soupirs sans âme du vent. Ton œuvre, 6 guerre, la plus triste, C'est d'dter la main de la main. C'est d'étouffer à l'improviste Dans son aube un cher lendemain,

IMPRB88ION8 DB LA GUBRRE. Sj) De violer les destinées,
D'abattre les hommes sans choix, Et d'atteindre en les races nées Les races à
naître à la fois. Les couples d'amours qui demeurent Font cependant de
nouveaux nids ; Parmi tant d'isolés qui pleurent Ils se tentent mieux réunis ;
Ils se blottissent mieux ensemble Après tant de jours alarmants ; Le retour
du baiser leur semble Plus doux que ses commencements, Ainsi, comme ils
surent s'attendre Un long hiver, la neige aux pieds. Ils se sont rejoints dans
la cendre Des anciens toits incendiés; Fils de la nature éternelle Par qui les
champs ont fleuri, Les amours, invaincus comme elle, Vont réparer le
sang tari.

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

Sjtf IMrKBttlOIIt DE LA OVBRRB. O peuple futur qui
tressailles Aux flancs des femmes d'anjouxl'hni, Ce printemps sort des
funérailles, SouYiens-toi que tu sors de lui !

The text on this page is estimated to be only 13.29% accurate

TABLE Pâgei. Au Lbctiur LES EPREUVES AMOUR
UImspi&atxon S La Follb 6 Emtox 7 Les Damaïdbs 8 COMSBIL •• 9 La
Note lo IxauiTUDi II Trahison ta Pbopamation I)

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

ajB TABLE. Pages. Au Prodigyb. 14 Lbs Blessurcs 15 Fatalit* 16
Ou TOMT-ILS? , 17 L*Art s&uviuk 18 SiruLTURB 19 DOUTE pxét*
hardie 21 La Prière • . 22 boxmb mort • . • 23 La Grande Ourse 24 Cri
rEROu 2\$ Tout ou Rien 26 La Lutte 27 Rouge ou Koire 28 Chez
L*AMTiauAiRE 29 Les Dieux 30 Un Bonhomme 31 Scrupule 32 La
Confession 33 Les Deux Vertiges 34 Le Doute • 3^ Tombeau • • . • 36

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

TABL. 239 RÊVE Pages. Repos , 37 Sieste ' 38 Éther 39
Sur l'Eau 40 Le Vent ^ . , 41 hora prima 42 A Kant 43 La Vie de loin 44
LbsAilbs 45 Dernières Vacances 46 Fin du R£tb 47 ACTION Homo sum La
Patrie Un Songe l*axb du monde. . . La Roue . Le Fer Uni Damnée L*Épfe
Aux Conscrits. . . . Chagrin d'Automne. 8

The text on this page is estimated to be only 16.98% accurate

•4^ TABLE. Ptgs Dams l'Abimi \$9 En Atamt 60 Réalisme ^i Lb
Momdb a mu 6' Le Rendez-vous ^3 Les Téméraires ^ La Joie 65 Au Désir ^
A Auguste Bracbbt 67 LES ECURIES D'AUGIAS Les Écuries d'Augias 71
CROQUIS ITALIENS Parme. . . . • ^3 Fra Beato Angelico ^4 Le Jour et la
Nuit (San Lorenzo). ... 86 Devant un groupe ANTiauE 88 Panneau 9° Ponte
Sisto 9' Le Coliséb 93 UESCALIBR DE L*ArA CœLI 9\$ La Voie
Appibnnb 97

The text on this page is estimated to be only 21.27% accurate

TABL. 241 Pages. La Pbschbria 99 Torses AMTiauBs loi Les
Marbres 103 La Placb Saint-Jban-db-Latban. ... 10\$ Les Tramstévérinbs
107 La Placb Navoxe 109 LES SOLITUDES Première Solitude 113
Sommet 116 Déclin d'amour 117 Les Stalactites ~. 119 Joies sans causes
120 La Grande Allée 122 La Valse 124 Lb Ctgmb 126 La Voie lactée 128
Les Serres et les Bois 130 Ne nous plaignons pas 132 La Terre et l'Enfant
134 Passion malheureuse 136 La Bouture r ... 137 Scrupule 139 Priérb au
Printemps • 141 Un Exil 143 La Reine du Bal,•• 14\$

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

a%a TABL&. Pages. Là. Laidb X48 Jaloux du rKiMTBMrs 150
L*UxB d'Ellbs i\$a Là, PXMSÉB 156 Là Ltkb bt lbs Doigts 158 Mabs 160
d&mmatiom 163 La Mbb 167 La Gbamob Chabtbbusb 169 Epfbt de nuit
170 SiLBvcB BT Nuit dbs bois 173 La Colombe et le Lis • . • 174 Lb
PBurLB s'amuse 176 DACEPTIOM 179 Combats imtimbs. . < i8x
CourLBS maudits 183 SOUPIB 184 Lb Dbbnibb Adieu i8s Les Cabbsses
186 La Vieillesse. , 188 L*Agonie 190 De loin 1^3 Lb Missel 194 Les
Vieilles Maisons x^^ Le Volubilis 201 Midi au village 203 CoBPS ET
Ames 20\$ Lb RivEiL g. 2on

The text on this page is estimated to be only 22.64% accurate

TABLE. 2^} Pages. Lb Premier deuil ' 208 La Chanson des
MiriBRS 210 Le Signe 212 Dernière Solitude 214 IMPRESSIONS DE LA
GUERRE Fleurs de sang 219 Repentir 222 La Mare d*Auteuil 226 Le
Renouveau 252

The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

1\\.\\^i w va U I i J€^

The text on this page is estimated to be only 9.29% accurate

CV POESIES SULLY PRUBHOMME 1866-1872 Ij:s Epreuves
— Les Ecuries d'Augias Croquis ilali'ens Les Solitudes — Impressions de
In Guerre PARIS ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

The text on this page is estimated to be only 23.58% accurate

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE Volumes format in-16,
imprimés en caractères elzéviens, avec fleurons et culs-de-lampe. Jean
Aicard. Au Clair de la Lune, comédie en. un acte, en vers i> Théodore de
Banville. Florise, comédie en quatre actes, en vers 21 — Adieu, prologue en
vers » ^0 Emile Berge rat. Père et Mari, drame en trois actes, en prose 21
Paul Célières. Domino, comédie en im acte, en vers, i ço François CoppéE.
Le Passant, comédie en un acte, en vers. 27e édition. i 1 — Deux Douleurs,
drame en un acte, en ^vers, 9e édit. i 50 — L'Abandonnée, drame en deux
actes, en vers. 6» édit, 2 1 — Fais ce que dois, épisode dramatique en vers.
i8« édit. i 1 — Les Bijoux de la Délivrance , scène en vers. » 75 Paul
Délai r. L'Éloge d'Alexandre Dumas,

